



Sous la direction de  
Claude RAVELET

## ÉTUDES SUR ROGER BASTIDE

DE L'ACCULTURATION  
À LA PSYCHIATRIE SOCIALE

Préface de Jean DUVIGNAUD

L'Harmattan



*Maurice MAUVIEL*

## RÉPONSE À UNE QUESTION DE ROGER BASTIDE

Roger Bastide sonde le passé.

Roger Bastide, dans son "initiation aux recherches sur l'interpénétration des civilisations"(1948), s'étonnait dans les termes suivants : « Chose curieuse, la France qui est une grande puissance coloniale n'a pas étudié ou tout au moins n'a étudié que très légèrement le problème de l'interpénétration des civilisations »<sup>(1)</sup>.

Ce désintérêt serait dû à deux raisons : la superstition du primitif, qui a régné longtemps, et l'influence de Durkheim. La sociologie aurait mis beaucoup de temps à dépasser sa vision évolutionniste et à comprendre que les sociétés dites primitives ne sont pas aussi simples qu'on le croyait, mais complexes.

D'autre part, l'auteur du *Suicide* serait resté proche de l'organicisme qui confère à l'espèce sociale une rigidité qui n'est pas en rapport avec les faits : Durkheim n'ignorerait pas la diversité mais rechercherait l'origine première de tout processus social de quelque importance dans la constitution du milieu social interne ; l'élément prépondérant d'exploration n'étant jamais le milieu externe, c'est à dire les sociétés qui avoisinent celle qu'on étudie.

Son intérêt pour cet objet de recherche naquit et se développa lors de sa mission au Brésil. L'examen de sa production des années vingt et trente, précédant son départ pour São Paulo, montre une absence de préoccupation sur cette question avant 1940. Le court article de 1947 fait allusion à un apport français en ce domaine, sans plus de précision. A son retour, il n'aura probablement pas eu le loisir d'examiner la question sur la longue durée.

Il s'en tient à quatre précurseurs immédiats : René Maunier, Raoul Allier, Maurice Leenhardt et Georges Hardy. Raoul Allier est aujourd'hui bien oublié. Hans-Jurgen Lüsebrink a souligné récemment la qualité des propositions et réflexions de Georges Hardy, administrateur en Afrique Noire (son œuvre marocaine est moins concluante).

En revanche Bastide se montre, nous semble-t-il, injuste à l'égard de René Maunier, qui affronta en humaniste et en érudit la question des interpénétrations de l'Islam nord-africain et de la culture européenne. Il fit connaître au

(1) Roger Bastide, "Initiation aux recherches sur l'interpénétration des civilisations", CDU, Paris, 1948, 79p.



30 M. MAUVIEL

public français les travaux internationaux relatifs aux contacts de peuples et de races avant 1940.

Comment comprendre aussi que Bastide omette de citer l'ouvrage du durkhémien Paul Lapie, *Les civilisations tunisiennes* (1898) dans lequel l'auteur fait une première approche des phénomènes d'acculturation au début du Protectorat ?

Les deux exemples complémentaires qu'il cite relèvent de la fiction et laissent le lecteur perplexe. Il s'agit du *Sang des races* de Louis Bertrand et de *Tartarin de Tarascon* d'Alphonse Daudet<sup>(2)</sup>.

Cet auteur a reconnu lui-même très franchement les limites de son œuvre. Dans *Histoire de mes livres*, il écrivait : « Certes, je conviens qu'il y avait autre chose à écrire sur la France algérienne que les *Aventures de Tartarin*, par exemple une étude de mœurs cruelle et vraie, l'observation d'un pays neuf aux confins de deux races et de deux civilisations... au lieu de cela, je n'ai rien rapporté que Tartarin, un éclat de rire, une galéjade ».

La conjoncture géopolitique de 1994 autorise peut-être un regard rétrospectif sur l'idéologie dominante de l'immédiat après-guerre et des années qui ont suivi. Nous songeons à l'époque de la guerre d'Algérie (1954-1962). Il semble que Bastide, dont la culture était si vaste, les intérêts si divers, ait été en quelque sorte frappé d'un interdit majeur. Ses réticences, ses silences ne trahissent-ils pas un certain malaise devant l'Islam ?

Quoi qu'il en soit, les massacres inter-ethniques et inter-nationaux qui se multiplient, la crainte d'un certain Islam qui se développe, jettent une lumière particulière sur la façon dont Bastide envisageait les mariages de civilisations en 1948. Une vision aussi optimiste des rapports entre groupes humains n'est guère imaginable aujourd'hui...

Rappelons ses métaphores qui paraissent, hélas, quasi hors de saison : «bouturages de plantes exotiques dans un sol nouveau et sous un autre ciel, mariage des cultures, création de nouvelles richesses, apport de tous les peuples à l'humanisme de demain »<sup>(3)</sup>.

En 1947-48, la France souhaitait oublier le cauchemar encore proche, conjurer la haine et les horreurs du nazisme. L'affaire Bousquet a montré que l'inconscient collectif voulait alors effacer ces souvenirs. Une attitude semblable fut adoptée à l'égard des massacres et représailles de Sétif en 1945.

(2) *Tartarin de Tarascon* a été écrit en 1872. *Histoire de mes livres* en 1888. Le voyage en Algérie de Daudet eut lieu en 1862.

(3) Roger Bastide, *op. cit.*



## RÉPONSE À UNE QUESTION 31

Les conflits inter-ethniques et la montée de la crainte de l'Islam modifient le paysage mental mais aussi épistémologique. Songeons par exemple à la parution récente de l'ouvrage de Peter Gay, *The cultivation of hatred*<sup>(4)</sup> (La culture de la haine), qui constitue un défi à l'optimisme et à l'humanitarisme français et occidental. Peter Gay a étudié le XIX<sup>ème</sup> siècle, que ne pourrait-on écrire du XX<sup>ème</sup> ?

**La fascination du Luso-tropicalisme**

Roger Bastide, à son retour du Brésil, a dû renoncer à quelques convictions profondes forgées lors de sa mission. Il en va ainsi de l'intégration biologique ou physiologique, solution essentielle selon lui au problème du racisme. Le contexte social, politique, (religieux ?) le contraignit à un repli essentiel dans les années cinquante.

Mariage des cultures et fusion des corps étaient indissociables à ses yeux. Bastide reconnaît son échec dans "le préjugé racial" (in *Le prochain et le lointain*) : « l'intégration physiologique est donc possible. En arrivant en France, au retour de ma mission au Brésil, je l'avais proposée comme une des solutions au problème des relations raciales, mais je me suis heurté à l'opposition des Africains »... comprenons ses étudiants africains essentiellement.

Roger Bastide avait renoué, sans le savoir peut-être, avec ce grand rêve de métissage biologique du début du XIX<sup>ème</sup> siècle, celui de Victor Considérant, de Jules Michelet ou d'Edgar Quinet à l'orée de leur carrière.

En dépit du cadre esclavagiste, Bastide admirait l'action de la civilisation portugaise au Brésil. N'écrivait-il pas : « C'est un point sur lequel nous devons insister, l'importance de la sexualité dans cette adaptation et non imposition de la culture aux exigences des tropiques ».

Mais en 1958, dans les contributions au *Traité de sociologie* de Georges Gurvitch, on ne trouve plus trace de la sexualité pour ce qui est de l'entrecroisement des civilisations.

Si Roger Bastide a subi la fascination de la civilisation portugaise, en revanche, il s'est arrêté au seuil de cette réflexion pour ce qui est de la France. Dans l'article consacré au luso-tropicalisme, il analyse les conditions économiques, politiques, sociales et religieuses qui favorisent ou au contraire réduisent la perméabilité et l'osmose culturelles.

Commentant Gilberto Freyre, il met en lumière la faculté qu'ont possédée les Portugais de construire une remarquable symbiotique au Brésil. Il précise avec force que la sexualité y a joué un rôle essentiel. Bastide rejoint Fernando

(4) Peter Gay : *The cultivation of hatred. The Bourgeois experience, Victoria to Freud*, Vol. III, New York, WW. Norton, 1993.



32 M. MAUVIEL

Pessoa dans cette appréciation. La faculté de se "fondre" dans les autres est, selon le poète- sociologue une aptitude essentielle du tempérament portugais. Celui-ci est, en cela, supérieur aux tempéraments anglais et français.

Son rejet catégorique de « l'abjecte réaction néo-humanitaire française » renvoie à l'internationalisme intellectuel abstrait (mais souvent chauvin en fait) qui connaissait, selon l'expression de Léon Brunschwig, « l'homme et non les hommes, qui n'avait pas perçu la diversité infinie et la complexité merveilleuse des âmes des différents peuples et nations »<sup>(5)</sup>.

Les dépersonnalisations sexuelles que chante Pessoa s'opposent à la curiosité vaine, ratiocinante, au cosmopolitisme vague des Français.

### L'Humanisme français vu de l'extérieur

Leopardi parlait du « très présomptueux, très superficiel et très charlatan pays de France ».

Edmondo de Amicis dans ses Souvenirs de Paris écrivait : « La bienveillance qu'il (le Français) montre à tous les étrangers est inspirée en grande partie par un sentiment de commisération, et ses haines contre eux ne sont jamais profondes, parce qu'il considère ses ennemis comme assez punis par le sort qui ne les a pas fait naître là où il est né ».

Nietzsche dans le *Gai savoir*, presque contemporain de Pessoa, raille les universelles effusions des Français : « Nous ne sommes pas des humanitaires, nous n'oserions jamais nous permettre de parler de notre amour de l'humanité: aucun d'entre nous n'est assez comédien pour cela, ni assez français »<sup>(6)</sup>.

En 1873, Niccolò Marselli s'en prend à la naïve sentimentalité des Français (*Projet d'alliance des races latines*)<sup>(7)</sup>.

Dernier exemple particulièrement violent, dans ses *Pensées et réflexions sur la littérature italienne* mises en ordre par E. Ugolini, V. Gioberti écrivait ceci : « N'est-ce pas une chose plaisante de voir les Français, si pleins de dédain et de mépris pour toute supériorité étrangère se jeter aux pieds d'un astucieux Italien (Napoléon), de voir ces cosmopolites, ces philosophes, ces humanitaires toujours baignés de larmes en pensant à leurs frères, vénérer comme un Dieu le plus grand massacreur d'hommes que le monde ait vu depuis Tamerlan » ?

Et d'ajouter : « À l'amour de la Patrie, les Français ont substitué l'amour des Antipodes, et faisant alors profession d'adorer le genre humain ils peuvent, à

(5) Léon Brunschwig : *Le progrès de la conscience dans la philosophie occidentale*, Paris, Alcan, 1927, Tome 1, chapitre XV.

(6) Friedrich Nietzsche : *Le Gai savoir et Fragments posthumes* (1881-1882) ; G. Colli et M. Montinari éditeurs, Paris, Gallimard, page 273.

(7) Niccolò Marselli : *Gli avvenimenti del 1870-71*, Roma, Loescher, 1873.



## RÉPONSE À UNE QUESTION 33

l'aise, haïr leurs propres compatriotes et les peuples qui avoisinent la France»<sup>(8)</sup>.

La personnalité portugaise que revendique Pessoa est bien sûr tout à fait à l'opposé : « Aucun peuple ne se dépersonnalise d'une forme si magnifique. Le non régionalisme de tempérament constitue son pouvoir inusité. C'est cette qualité infinie de l'âme qui le définit » (préface d'Alvaro de Campos).

## Variations sur la vierge noire et l'Apollon noir

Roger Bastide, dans son étude des phénomènes d'acculturation, n'a pas voulu s'en tenir aux cultures receveuses comme on continue de le faire très souvent ; avec finesse il ouvrait des perspectives nouvelles. Le luso-tropicalisme l'a conduit à esquisser une étude comparative de quelques civilisations donneuses : portugaise, anglaise et slave.

Ne voit-on pas Linda Colley ou Michael Eve emprunter des voies un peu semblables aujourd'hui ? Ce dernier conduit des recherches comparées sur les "paradigmes sociaux" de certains pays Européens. Largement inconscients, ils infléchissent la manière de percevoir, de présenter ou de décrire les phénomènes ethniques<sup>(9)</sup>.

Roger Bastide, à son retour de São Paulo, oppose les fusions raciales du Brésil « les Portugais ont conquis le monde par le sexe » aux ségrégations anglo-saxonnes qui ont élevé entre les ethnies le premier "mur de la honte". Bastide est l'auteur de la métaphore !

Son point de vue sur la miscégenation semble avoir beaucoup évolué par la suite. En 1962, il publie un article intitulé : "la dimension sexuelle de la rencontre des hommes : Vénus noire et Apollon noir". Nuançant son jugement antérieur, il rappelle que « la vierge noire du Brésil dissimule le ravalement de la femme noire à la prostitution » (au sein d'une société esclavagiste).

Ce qu'il écrit de l'Apollon noir en Europe va à l'encontre des idées simples ou reçues. Selon Bastide, contrairement à ce que l'on peut croire au premier abord, les unions charnelles au-delà des barrières de couleur ou de race ne prouvent pas l'inexistence de préjugé raciaux mais leur manifestation sous des formes diverses, larvées ou crues.

Si Roger Bastide remonte très loin dans le temps pour ce qui est de la colonisation portugaise et de son rapport avec les différents rameaux de l'humanité avec laquelle elle fut en contact, il ne dit pratiquement pas un mot de sa propre civilisation.

<sup>(8)</sup> V. Gioberti : *Pensieri e Giudizi di V. Gioberti sulla letteratura Italiana da F. Ugolini*, Firenze, Barbera, 1879, 6<sup>ème</sup> édition.

<sup>(9)</sup> Voir par exemple : *Dentro l'Inghilterra*, Marsilio, Venezia, 1991.



34 M. MAUVIEL

### Réponse à Roger Bastide

Les quelques réflexions qui suivent prolongent et approfondissent un essai antérieur relatif à la perméabilité comparée des civilisations lusitanienne et française<sup>(10)</sup>.

Comment comprendre que le problème de l'interpénétration des civilisations ait été si peu étudié en France ? Comment tant de travaux sont-ils tombés dans l'oubli le plus grand ?

Comment expliquer que les analyses très proches sur bien des points de Chasles, Montégut, Taine et Durkheim n'aient pas fait l'objet d'une étude approfondie ? Chacun d'eux ayant souligné à sa manière que l'éducation, la sociabilité, l'idéologie... ont rendu les Français insensibles aux mœurs, ne les ont pas préparés à cette étude qui ne s'accorde guère avec la vaine curiosité des salons ou des cercles.

Dans *l'Hôtesse de Virgile*, Philarète Chasles soulignait que « ce talent de s'assimiler aux idées des temps et des pays lointains est silencieux, profond et solitaire » et que « tant que les plaisirs de la vanité seront préférés aux jouissances que l'intelligence donne à celui qui l'exerce, il y aura peu de chances pour qu'une telle étude fleurisse »<sup>(11)</sup>.

### Cécité collective et ressentiment, un singulier alliage

Nous nous attacherons à mettre en lumière la façon dont Taine et Durkheim notamment ont analysé et expliqué cette cécité collective, en essayant de montrer qu'il existe une continuité de la réflexion sur ce thème, de Philarète Chasles à Émile Durkheim et au-delà.

Liah Greenfeld, dans un ouvrage récent intitulé *Nationalism, five roads to modernity*<sup>(12)</sup>, prolongeant et amplifiant les idées naguère émises par Frances Acomb, souligne l'importance de la culture du ressentiment en France, à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, mais aussi sous la Révolution.

On verra que le ressentiment des intellectuels libéraux a nourri les crispations, les blessures d'amour-propre, le repli sur la "nation" « dont le concept a tendu inexorablement vers l'abstraction ».

(10) Maurice Mauviel : "De la perméabilité comparée des civilisations lusitanienne et française", communication faite au colloque "Présence portugaise en France", Paris, Ecole Polytechnique, février 1993, à paraître.

(11) Philarète Chasles : "L'hôtesse de Virgile", in *Caractères et paysages*, Mame-Delaunay, Paris, 1833.

(12) Liah Greenfeld : "The three identities of France", in *Nationalism : Five roads to modernity*, Harvard University Press, 1992.



Paradoxalement, l'association de la patrie et de la liberté a conduit à des attitudes cosmopolites, universelles, alors que le sens du concret, des réalités ethnographiques locales s'évanouissait ou était considéré comme accessoire, voire négligeable.

Étrange et contradictoire alliance d'une vision abstraite de l'homme, aveugle aux nuances des mœurs ou des usages et d'un cosmopolitisme universel qui, dans les périodes de crise, sous le coup de la défaite ou de l'humiliation, se durcit, se replie sur un nationalisme douloureux qui secrète le venin du ressentiment<sup>(13)</sup>.

De 1789 à nos jours alternent d'une part l'engouement pour l'autre et le dénigrement de la patrie ; d'autre part l'amère déception, le chauvinisme latent, le regret de l'hégémonie et des gloires enfuies.

« C'est le défaut de la France, son tort : elle aime le monde... jamais cette bienveillance universelle n'éclata plus qu'après Sadova... quelle aveugle hospitalité... Nous ouvrîmes nos logis, nos foyers... l'élan de la fraternité fit dire à un grand écrivain : plus de cité ! le genre humain ! ... Entrez ! Cette ville est à vous » écrira Michelet, terrassé par la défaite, exilé à Florence en décembre 1870.

Son ouvrage *La France devant l'Europe* résume une attitude que l'on retrouve déjà avant 1789 chez Pierre de Belloy, s'exaspère en 1793, atteint l'un de ses paroxysmes en 1870-71 puis à partir de 1914 jusqu'à 1922 et s'exprime encore aujourd'hui, que ce soit dans le discours tenu sur l'immigration ou sur la construction européenne.

Cette culture du ressentiment constitue l'une des deux faces, l'autre exprime la fraternité « créatrice d'espérances universelles et non locales » (Victor Hugo). Les deux sont rarement dissociables.

L'idée que les essayistes, sociologues, hommes politiques ou romanciers d'hier et d'aujourd'hui se sont fait ou se font de l'acculturation, du métissage, de la nécessité ou du refus de la miscégenation, de l'intégration, assimilation/non-assimilation, s'inscrit dans cette tendance lourde dont Durkheim nous disait qu'elle a pénétré la conscience collective pour longtemps.

(13) Voir par exemple Eugène Goodheart : "The passion of reason", reflections on Primo Lévi and Jean Améry, *Dissent*, Fall, 1994, qui fait appel à Max Scheler et Friedrich Nietzsche ; Max Scheler : *Über ressentiment und moralische werturteile* (1912) réédité sous le titre *Vom umsturz der werte in M. Scheler, Sämtliche Werke*, Berne, Francke, 1955, Tome III ; et dans une perspective un peu différente Philip Nord : *The politics of resentment*.



36 M. MAUVIEL

### De l'étranger de 1793 à l'immigré de 1994

Sous la Révolution, lors de la phase d'universelle bienveillance, lorsque Camille Desmoulin dans la *France libre* estimait que les étrangers allaient regretter de n'être pas Français, lorsque Robespierre célébra la fête du genre humain où, « du sein de la victoire, le peuple français invitera la famille immense dont seul il défend l'honneur et les imprescriptibles droits », on conféra solennellement la nationalité française à des étrangers illustres dont la plupart ignoraient tout de la langue, des mœurs et usages français !

Aujourd'hui, le débat sur l'intégration des immigrés se fait souvent à un degré d'abstraction semblable : il portera davantage sur les principes abstraits comme les droits de l'homme que sur les phénomènes d'adaptation aux codes symboliques, valeurs et usages d'une société autre. L'acculturation n'intéressant souvent que les spécialistes des sciences sociales, eux-mêmes très orientés par l'idéologie propre à leur tribu.

Le monde politique et médiatique continue, pour l'essentiel, d'être frappé de cette infirmité décrite par Durkheim : l'homme étant vu sous son aspect le plus abstrait, le plus impersonnel, indépendamment du groupe humain qui l'a façonné et lui a donné des règles de conduite qui éclairent sa manière d'agir, lui confèrent des sentiments, croyances et préjugés particuliers.

On comprend mieux alors le divorce existant entre la classe intellectuelle et les hommes ou femmes au contact direct des réalités sociales<sup>(14)</sup>.

### De Philarète Chasles à Durkheim, les Français et l'altérité

Philarète Chasles mettait déjà en garde ses contemporains ; il n'a guère été écouté et commenté :

« J'appris à ne point mépriser ces nuances et ces détails que l'on dédaigne faute de les voir, et qui nous instruisent mieux sur la nature de l'homme que les spéculations les plus hautes. En effet, les généralités nous abusent, leur vaste horizon efface les contours et confond les objets ; en étendant la portée de l'esprit, elles empêchent d'apercevoir le réel. De là cette monotonie de l'histoire, et ce désappointement qu'on éprouve en lisant des récits de voyages. Analystes et voyageurs n'ont guère qu'une seule teinte pour chaque peuple, tandis que la vie, le charme, l'âme de ce monde, consiste dans l'infinie variété des teintes, dans l'immense diversité de leurs combinaisons... Au milieu de

(14) Maurice Mauviel : "L'intégration des immigrés hier et aujourd'hui", in *Interculture*, janvier 1992.



## RÉPONSE À UNE QUESTION 37

cette homogénéité de surface, et de cette similitude factice, cherchez la vérité. Oui, tout varie, les nuances sont tout, dans la vie des peuples... on les néglige; c'est là le grand mensonge des voyages, des romans, de l'histoire »<sup>(15)</sup>.

On pourrait puiser davantage dans l'énorme maquis que constitue l'œuvre de Philarète Chasles. Si Durkheim semble ne l'avoir pas lu, Taine le connaissait en revanche fort bien.

L'attitude inconsciente française qui est née et s'est développée au XVIII<sup>ème</sup> siècle a été analysée par Hippolyte Taine et Émile Durkheim.

Le rejet idéologique dont a fait l'objet l'auteur des *Origines de la France contemporaine*, surtout après 1890, le fait que les défenseurs de 1789 se sont surtout attachés à réfuter le lien que Taine établit entre l'esprit classique et l'esprit Jacobin, et non à la question de la diversité humaine, ont créé une situation très défavorable à un examen serein de l'œuvre entière de l'essayiste, et plus particulièrement aux ouvrages dans lesquels il met en application sa méthode d'observation ethnographique tant en France qu'à l'étranger (*Voyage aux Pyrénées, Notes sur l'Angleterre, Carnets de voyages* par exemple).

Zola estimait avant 1870, avec beaucoup d'autres, que Taine « ressuscite les siècles avec leurs coutumes ou leurs usages ».

Le désenchantement idéologique causé par la parution des *Origines de la France contemporaine* aura des effets dévastateurs. Taine avait mis en lumière la myopie française, ce moule acquis qui l'empêche de se "transporter en autrui". La vanité française n'était, et n'est pas encore disposée à accepter un tel verdict.

Lorsque le sociologue Émile Durkheim reprendra la thèse de son prédécesseur, de nombreux travaux consacrés à l'auteur de *L'histoire de la littérature anglaise* (1863) paraissent. Mais Gabriel Monod, Victor Giraud, Alphonse Aulard, Paul Lacombe ou Léon Brunschwig (entre 1895 et 1930) ne pouvaient avoir connaissance de *L'évolution pédagogique en France* d'Émile Durkheim paru seulement à la veille de la seconde guerre mondiale, donc d'une grande rupture, en 1938 ; soit plus de trente cinq ans après sa rédaction probable (1900-1905).

L'idéologie imprégnée de l'universalisme de la pensée et de la civilisation françaises pouvait-elle accepter ce diagnostic ? Comme on le verra, c'était difficile...

L'étoile d'Hippolyte Taine avait singulièrement pâli après 1910. Seuls quelques rares essayistes s'intéressaient à lui. Les *Origines* ont été longtemps introuvables en librairie ; les éditions Laffont les ont rééditées peu avant le Bicentenaire.

(15) Philarète Chasles : "Scènes d'un village maritime", in *Caractères et paysages*, op. cit.



38 M. MAUVIEL

Par ailleurs, l'idée selon laquelle l'*Histoire de la littérature anglaise* était en fait une « histoire de la race et de la civilisation anglaises par sa littérature » (Sainte-Beuve) toujours implicitement ou explicitement comparées à la race et à la civilisation françaises, était bien oubliée également.

Les choses se compliquent quand on sait que Durkheim ne fait pas allusion à Taine, dont il s'inspire cependant de très près (tout en avançant des causes de nature sociologique ou éducative différentes de celles de son prédécesseur), mais le diagnostic est le même.

Par ailleurs, Hippolyte Taine a puisé la plus grande partie de sa matière chez Émile Montégut, mais aussi chez Philarète Chasles. Sans qu'il mette clairement en évidence ses emprunts, notamment en ce qui concerne le premier nommé. En revanche, des liens entre Chasles et Montégut d'une part et Émile Durkheim d'autre part semblent peu probables.

### Les principes de 1789 et la sociologie

En 1890, Durkheim soulignait avec force, dans l'un de ses premiers articles que « la conception abstraite de l'individu, ne relevant que de lui-même, qui prédomine dans l'élite française n'est qu'une orthodoxie, un article de foi jamais démontré ».

Dès la fin du XVII<sup>ème</sup> siècle, relève le sociologue, « l'idée selon laquelle l'homme fait partie d'un temps et d'un pays, qu'il a des idées, des sentiments, des préjugés, des croyances ; qu'il est soumis à des règles d'action qu'il n'a pas faites et qu'il respecte pourtant, a été progressivement oublié (sous l'effet de diverses causes).

En conséquence la société apparaît alors comme une violence faite à nos penchants les plus fondamentaux. Traditions, mœurs, coutumes, préjugés héréditaires sont vus comme des limites imposées à l'individu, quelque chose de factice, d'artificiel et de monstrueux. »<sup>(16)</sup>.

Hippolyte Taine, qui fait face à ce moment aux critiques concernant les *Origines*, traite de la même question dans plusieurs lettres adressées à ses correspondants : Paul Bourget, Edmond Desmoulins, Gaston Paris, Gustave Monod et Alexis Delaire...

Il écrit à ce dernier une lettre, le 28 août 1890, l'année où Durkheim rédige son article. Elle sera publiée seulement en 1907. La convergence d'analyse est frappante.

(16) Émile Durkheim : "Les principes de 1789 et la sociologie", *Revue internationale de l'enseignement*, XIX, 1890, pages 450-456 ; Repris in *La science sociale et l'action*, J-C. Filloux édit., Paris, PUF, 1970, pages 215 à 225.



## RÉPONSE À UNE QUESTION 39

« On voit comment les hommes, il y a cent ans, se figuraient la société humaine : selon eux rien n'était plus simple. Avec l'idée de l'homme en général, avec la notion la plus écourtée, la plus mutilée, c'est à dire la plus inexacte, ils construisaient leur édifice imaginaire...

Au contraire, il suffit de lire le second document (l'ouvrage d'Alexis Delaire : *La réforme sociale et le centenaire de la Révolution*) pour comprendre que, de tous les objets de science, la société humaine est probablement la plus complexe : famille, commune, province, État, Église, école, hôpital, entreprise agricole, commerciale, industrielle, chacun des groupements d'hommes, à chaque étape et dans chaque pays, est une sorte d'individu distinct, un corps vivant formé de divers organes qui dépendent les uns des autres et dont on ne peut avoir l'idée sans une étude spéciale et prolongée, sans dissection méthodique, sans la vue physique des gens et des choses, sans l'habitude de se représenter mentalement les pensées quotidiennes et les impulsions prépondérantes qui gouvernent la conduite, non pas des hommes en général, mais de tel homme pris dans tel milieu et à tel moment. Voilà l'utilité des monographies ».

Philarète Chasles plongé brutalement, très jeune, dans la société britannique (un peu après 1815) avait fort bien vu et senti que les mœurs, les pensées, les rêves... d'un groupe humain très différent de celui dans lequel on a été élevé sont parfois bien difficiles à pénétrer :

« Cependant, au milieu de ces mœurs étranges que le continent ne soupçonne point, et qui étaient pour moi un continuel spectacle, j'étais isolé comme l'étranger qui brise le gâteau de sel de l'Arabe sous sa tente hospitalière.

Il trouve une protection et un asile, non cette fraternité de pensées qui double la vie de l'âme, et sans laquelle il n'y a que solitude. Rien ne pouvait me donner les souvenirs, les regrets, les croyances fixes de mes hôtes : nous étions liés par la bienveillance et la gratitude, non par la communauté des idées... »(17).

Dans la version que Philarète Chasles donnera en 1849(18), outre un certain nombre d'additifs et de modifications, l'auteur ajoutera la phrase suivante, après « et sans laquelle il n'y a que solitude » : « J'étais humilié pour ma race. ».

(17) Philarète Chasles : "Scènes d'un village maritime", in *Caractères et paysages*, op. cit.

(18) Philarète Chasles : *Études sur les hommes et les mœurs du XIX<sup>ème</sup> siècle* (portraits contemporains, scènes de voyages, souvenirs de jeunesse), Paris, Amyot, 1849 ; L'auteur intitule désormais le chapitre : "Les Puritains du Northumberland. Scènes d'une bourgade maritime" (1818).



40 M. MAUVIEL

On peut voir dans cette additif étrange en apparence, l'indice d'un changement d'attitude que l'on trouvera plus tard chez Michelet, Taine, Renan... un raidissement de nature collective.

Il faut relever également que Chasles met en garde ses compatriotes au sujet d'une erreur qu'ils commettent souvent dans leurs descriptions des nations étrangères : leur sensibilité aiguë est vite séduite par l'accueil qui leur est fait, surtout lorsque celui-ci prend les formes du faste ou de la bienveillance.

Le plaisir du contact, paradoxalement, risque de creuser le fossé entre interlocuteurs et dissimuler toutes ces nuances humaines qui, lorsqu'on les pénètre un peu, donnent au contraire un profond sentiment d'isolement.

### Taine, inspirateur de Durkheim

Mais revenons brièvement aux thèses de Taine et de Durkheim.

Les deux extraits que nous avons donnés de Philarète Chasles, outre qu'ils attestent d'une réflexion collective minoritaire et réprimée, ont l'insigne avantage d'avoir été inspirés par une expérience personnelle très fortement ressentie<sup>(19)</sup>.

On se contentera ici de mettre en regard quelques extraits les plus significatifs de Taine, empruntés à l'Ancien Régime (l'esprit et la doctrine, Première partie des *Origines*) :

« Quant aux circonstances de temps et de lieu, qui de toutes sont les plus puissantes pour façonner et diversifier l'homme, il (l'esprit classique) les indique à peine, il en fait abstraction... l'imagination sympathique par laquelle il se transporte dans autrui et reproduit lui-même un système d'habitudes et de passions contraires aux siennes est le talent qui manque le plus au XVIII<sup>ème</sup> siècle ».

En commentant l'esprit qui inspire la littérature française du XVIII<sup>ème</sup> siècle, c'est l'idéologie dominante qu'il vise :

« Il semble, à les lire (les revues) que les climats, les institutions, les civilisations qui transforment l'esprit humain du tout au tout, soient pour lui de simples dehors, des enveloppes accidentelles qui, bien loin de pénétrer jusqu'à son fond, touchent à peine sa superficie. La différence prodigieuse qui sépare les hommes de deux siècles ou de deux races lui échappe. Le Grec ancien, le chrétien des premiers siècles, le conquérant german, l'homme féodal, l'Arabe de Mahomet, l'Allemand, l'Anglais de la Renaissance, le Puritain apparaissent dans leurs livres... avec quelques différences de costume, mais avec les mêmes

(19) L'auteur de ces lignes a passé dix huit mois dans un village des steppes algériennes, loin de toute population européenne. Sans cette expérience, fruit du hasard, il serait probablement resté aveugle lui aussi.



## RÉPONSE À UNE QUESTION 41

corps, les mêmes visages et la même physionomie, atténués, effacés, décents, accommodés aux bienséances ».

Par ailleurs, Taine, comme Chasles, regrette que tous les « petits détails positifs et instructifs » qui donnent au récit ethnographique sa vérité, son "épaisseur", soient totalement omis<sup>(20)</sup>.

**De Durkheim à Clifford Geertz**

Durkheim, dans *L'Évolution pédagogique en France* (écrit entre 1900 et 1905 semble-t-il), procède à un constat identique à celui que faisait Taine, aux exemples près.

En revanche, il proposera une explication de type sociologique à cet état de fait acquis. Réfutant l'idée d'un vague héritage ethnique (la Renaissance l'ignore), il insiste surtout sur le rôle de l'enseignement prodigué pendant deux siècles par les Oratoriens et les Jésuites :

« N'est-il pas clair que des esprits qui avaient reçu cette culture, qui par suite étaient atteints de cette espèce d'infirmité qui les rendait insensibles à ce qu'il y a de changeant et de variable dans l'histoire, ne pouvaient nous peindre l'homme que comme on leur avait appris à le voir, c'est à dire par ce qu'il a de plus général, de plus abstrait, de plus impersonnel ? Quant à ces caractères multiples et complexes... qui font que l'homme d'un pays et d'une condition n'est pas l'homme d'une autre condition et d'un autre pays, ils n'y voyaient que des détails accessoires, qui pouvaient être négligés sans inconvénient, dont il convenait même de faire abstraction pour atteindre ce qu'il y a d'essentiel, c'est à dire d'invariable et d'universel. L'esprit prend la forme des choses qu'il pense ».

Taine et Durkheim ont su mettre en évidence ce qui était propre à la culture française dans le concert européen, et inscrire cet état d'esprit dans la longue durée. C'est ce qui, nous semble-t-il, a échappé à certains observateurs d'hier et d'aujourd'hui.

Albert Sorel, rendant compte de la première partie des *Origines de la France contemporaine* dans la *Revue historique* (1876), observe que l'esprit classique et l'esprit de salon régnaient à la fin du XVIII<sup>ème</sup> siècle dans l'Europe entière. Or Taine démontre à partir d'un riche corpus littéraire combien sociabilité et peinture des mœurs diffèrent en Angleterre et en France à l'époque de Fielding ou de Smollett.

(20) Comment ne pas songer à Clifford Geertz : "Thick description, toward and interpretive theory of culture", in *The interpretation of cultures*, New York, Basic books, 1973.



42 M. MAUVIEL

Dans la période récente, A-O. Lovejoy (*Essays in the history of ideas*, 1960) ou Clifford Geertz (*The interpretation of cultures*, 1973) soulignent bien le caractère général, merveilleusement simple que les Lumières se faisaient de la nature humaine. Cette tendance était européenne, mais beaucoup plus sensible en France.

La cécité de Paul Lacombe (in *La psychologie des individus et des sociétés chez Taine historien des littératures*, 1906) est symptomatique de la façon dont maint essayiste a réduit la pensée de Taine. Celui-ci donne de nombreux exemples pour montrer pourquoi le Français éprouve des difficultés à "se transporter en autrui". Or Lacombe, totalement aveugle à la méthode comparative et ethnologique de Taine, n'y voit qu'un problème « d'artiste insuffisamment préoccupé du détail, des objets circonvoisins ».

Nous ne voulons pas ici procéder à un examen critique des conceptions que se font Taine et Durkheim de la nature humaine. Si Taine a été négligé, il n'en est pas de même de l'auteur des *Règles de la méthode sociologique*. On a pu penser qu'il hypostasait la conscience collective. Il serait possible également, tant pour ce qui est de Taine que de Durkheim, de croire qu'ils surestiment les effets de la socialisation dans leur approche des conduites collectives<sup>(21)</sup>. Nous sortirions alors de notre propos.

On se contentera donc ici d'admettre avec Paul Bohannan que les notions durkheimiennes de conscience collective et de représentations collectives couvrent en définitive le même terrain que l'idée de culture chez les anthropologues comme E. Sapir, B. Malinowski, A-L. Kroeber ou R. Redfield<sup>(22)</sup>.

### Taine et ses prédécesseurs

S'il existe un lien direct entre la pensée de Durkheim et celle de Taine, ce dernier a également emprunté à ses prédécesseurs, à certains d'entre eux tout au moins, beaucoup plus attachés que lui à l'enchevêtrement et aux croisements des usages, mœurs ou institutions.

À la fin des années vingt, Jouffroy rejette toute idée de science des mœurs. On peut y voir comme un coup d'arrêt à la science du divers, à l'ouverture géo-anthropologique à l'Autre forgée par les Idéologues, notamment par ceux d'entre eux qui s'étaient frottés de près aux nations et peuples étrangers ou à des couches de la société particulièrement humbles : Volney, Ginguéné, Bonstetten par exemple.

(21) Cf. Peter Gay : *Freud for historians*, notamment chapitre 5 : "From couch to culture", Oxford University Press, 1985.

(22) Paul Bohannan : "Conscience collective and culture", in *Émile Durkheim, a collection of essays*, Kurt Wolff, éd. Columbus, Ohio, 1962.



## RÉPONSE À UNE QUESTION 43

Hippolyte Taine va s'inspirer de très près des travaux d'Émile Montégut et subir l'ascendant de Philarète Chasles, dont il reconnaît plus volontiers peut-être l'influence. Cependant, Montégut et son devancier ne connaissent pas les Idéologues ou s'en font une idée fautive.

On rappellera seulement que, dès 1810, ceux-ci n'étaient pas en odeur de sainteté et qu'à la Restauration leur nom n'était plus prononcé par les professeurs des lycées. Les *Mémoires* d'Edgar Quinet ou de Charles de Rémusat donnent par exemple une idée de la terreur intellectuelle qui régnait dans l'enseignement après 1815.

Dans le compte-rendu qu'Hippolyte Taine fit en 1866 des *Études contemporaines* de Philarète Chasles, le futur auteur des *Origines* soulignait justement les progrès que celui-ci avait fait faire à la connaissance des autres cultures et civilisations<sup>(23)</sup>.

D'emblée, il écrivait : « Il y a trente cinq ans, quand il commença sa carrière, les nations et les génies étrangers nous étaient presque inconnus. Si René de Chateaubriand et Madame de Staël ont fait de belles excursions en Allemagne, en Italie, en Angleterre, ce ne sont que des excursions. Il n'ont aperçu que des sommités. ».

Philarète Chasles, a pénétré l'esprit humain, en particulier celui des pays lointains, car il est « herboriste, micrographe, observateur minutieux, statisticien », c'est à dire qu'il applique la méthode ethnographique, tout en étant artiste à sa manière.

Mais Taine, nous sommes en 1866, est beaucoup plus intéressé désormais par les caractéristiques nationales que par la question des contacts, contaminations, imitations, emprunts... qui est au cœur de l'œuvre de Philarète Chasles.

« Créer, c'est imiter, imiter c'est créer » écrivait Chasles en 1847. Or l'idéologie et les paradigmes scientifiques ont beaucoup changé après 1850. Taine, le minutieux observateur des mœurs du pays pyrénéen ou d'Angleterre, est très attaché au détail ethnographique vrai, comme le furent Victor Jacquemont et Stendhal, les deux réels disciples de la méthode idéologique<sup>(24)</sup>.

Emporté par l'esprit de système qui lui a souvent été reproché, il commet à l'égard des Idéologues un contresens absolu (ce qui est arrivé également à Balzac dans *Ursule Mirouet*). N'écrit-il pas dans *L'Ancien Régime* :

(23) *Journal des débats*, 27 mai 1866.

(24) Maurice Mauviel : "Métissages culturels, métissages biologiques". Actes du colloque "Métissages", Université de la Réunion, avril 1990, L'Harmattan, Tome 1, 1992, pages 59 à 80.



44 M. MAUVIEL

« Jamais de faits ; rien que des abstractions... En effet, c'est l'Idéologie ; dernier produit du siècle, qui va donner de l'esprit classique sa formule finale et le dernier mot ».

Taine pensait probablement à Condillac, peut-être à Destutt de Tracy. Il est manifeste qu'il ignore les Idéologues précurseurs des études d'acculturation. Volney accordait la plus grande importance aux petits faits, à la micro-ethnographie, ce qui étonna Jean Gaulmier, et il n'était pas le seul : Pougens, Bonstetten ou Ginguené par exemple, partageaient sur ce point le souci de Philarète Chasles.

Un peu avant 1870, Taine ne perçoit plus tout ce qui, dans l'œuvre de ce dernier, relève de l'acculturation. Fasciné par l'idée de la civilisation-plante qui perdure dans le temps, Taine est désormais étranger à l'épistémologie du regard des Idéologues, qui s'est d'ailleurs dégradée chez Philarète Chasles.

#### Émile Montégut et Philarète Chasles, ces méconnus

C'est aux articles d'Émile Montégut cependant que Taine va emprunter, non seulement le cadre général de son analyse, mais aussi de nombreux exemples qui étayent son raisonnement.

Ces productions sont bien antérieures à la parution de *l'Histoire de la littérature anglaise*<sup>(25)</sup> : Montégut était né en 1825, Taine en 1828. Avant vingt-cinq ans, Montégut écrivit deux articles sur R-W. Emerson et Thomas Carlyle, lus dans la langue originale.

Joseph Texte, dans *l'Histoire de la littérature française* de Petit de Julleville (tome VIII) relève « que la curiosité du grand public à l'endroit des littératures étrangères ne se réveilla que sous le second Empire, et cela principalement sous l'action d'Émile Montégut et de Taine », sans préciser que le second s'est nourri du premier.

Implicitement, il reconnaît cependant l'influence de Montégut : « Ce qui fait aux yeux de Montégut que nous comprenons assez mal les maîtres étrangers, c'est que nous avons tendance à confronter les personnages qu'ils ont créés avec un certain type d'homme abstrait, soustrait à toutes conditions de temps et de lieu ». On voit que Montégut, dès 1850, annonce Durkheim.

(25) Quelques articles d'Émile Montégut importants dans le cadre de cet exposé :

- "Du génie de la race anglo-saxonne", *Revue des Deux Mondes*, septembre 1851
- "Types modernes en littérature : Hamlet", RDM, avril 1856
- "Du génie français", RDM, 1856
- "Du caractère anglais jugé par un américain", recension d'*English traits* de R-W. Emerson, RDM, 1856.



## RÉPONSE À UNE QUESTION 45

Taine et Durkheim approfondissent l'analyse lorsqu'ils traitent de la conscience collective française confrontée à la diversité humaine. En revanche, ils régressent pour ce qui est de l'acculturation, des métissages, des croisements culturels.

**Mondialisation de la conception de l'acculturation chez Philarète Chasles**

La vision mondialiste de Montégut et surtout de Chasles, l'intérêt qu'il portent tous deux aux créations culturelles, fruit des contacts de toute nature, s'estompent après 1850.

Chasles insistait sur le fait que la création, c'est l'imitation : « opinions, mœurs, religion, langage, institutions, tout se presse, se détruit, se renouvelle ». Les aspects géopolitiques, économiques et stratégiques de l'acculturation, l'interdépendance croissante des nations du monde, la relation entre culture et esprit des affaires... le préoccupent dès 1850 :

« À mesure que les effets de la fusion actuelle des peuples se feront sentir davantage, les intérêts de la patrie se trouveront mêlés à des intérêts beaucoup plus lointains et beaucoup plus complexes. Il n'y a plus de pays éloignés ; toutes les nations sont limitrophes ; la prise d'une bicoque indo-chinoise est un événement pour la Suède et le Danemark. Les Pyrénées ne sont pas abaissées comme l'espérait Louis XIV ; mais tous les océans sont franchissables et toutes les distances sont impuissantes. Nous dépendons aujourd'hui de la Syrie... Cette connexité d'intérêts qui sous nos yeux finit par amalgamer dans un phénomène d'expérimentation si étrange l'Orient et le Nord, l'Asie et l'Europe exige que les hommes qui se mêlent de politique n'ignorent aujourd'hui rien des choses lointaines en apparence, voisines en réalité qui exercent sur nous une action si vive »<sup>(26)</sup>.

Faut-il préciser que Chasles maîtrisait cinq langues européennes modernes, fait rare à l'époque ?

Hippolyte Taine écrivit son *Histoire de la littérature anglaise* après avoir pris connaissance des études de Montégut que nous avons citées mais il ne les exploitera vraiment qu'après 1871 pour ses *Origines de la France contemporaine*.

À cette époque, Montégut vivait encore, mais il s'était retiré en province et avait réorienté ses travaux... Il n'a fait à notre connaissance aucun commentaire des *Origines*.

(26) "Esprit et erreurs de la société française de 1827 à 1840 (déplacements des civilisations, des sociétés organiques, de l'éducation des hommes politiques"... ) in *Études sur les hommes et les mœurs au XIX<sup>ème</sup> siècle*, Paris, Amyot, 1849.



46 M. MAUVIEL

Son article "Du génie français" (1858) contient à peu près tous les arguments que Taine développera : rage des abstractions et insouciance pour le petit fait ethnographique, littérature dépourvue de chair et de sang (contrairement à l'anglaise), rôle providentiel et mythique du peuple, lequel dissimule la diversité sociale, professionnelle...(27).

Montégut fait même allusion à la culture du ressentiment : « La déception politique nous rend aveugles » pour ce qui est de l'âme et de l'esprit étrangers.

### Les critiques de Taine

Au sujet du lien existant entre Durkheim et Taine, on constate une rupture, une perte de mémoire historique un peu comparable. Leur diagnostic ne pouvait être que tabou dans un pays nourri d'un idéal d'universalisme intériorisé profondément et largement diffusé.

Seul le sociologue français Maxime Leroy a souligné, sans autre précision malheureusement « la part énorme qui revient à Taine d'après Durkheim dans l'élaboration de la sociologie contemporaine »(28). Le silence est retombé en France sur cette filiation.

En revanche, c'est dans la critique italienne que l'on trouve encore des allusions, mais fort brèves, à l'influence de Taine sur Durkheim. Nous pensons pour ce qui est de la période récente à Carlo Montgardini et à Regina Pozzi(29).

Steven Lukes, dans un ouvrage de synthèse consacré à Durkheim et qui fait autorité(30) n'a pas eu recours directement à l'œuvre de Taine mais à des commentateurs. Nous n'y avons rien trouvé en ce qui concerne la convergence de leur analyse au sujet de "l'esprit français".

Carlo Montgardini rappelle l'attitude de Durkheim, qui tenait à faire savoir qu'il n'avait pas de dette envers Taine ; Leroy, durkhémien lui-même, précisait que Durkheim « devait justement à l'œuvre de Taine une grande partie de son succès ».

L'attitude de Durkheim n'est pas sans rappeler celle de Zola qui, avant 1870, affirma très haut que Taine et Tourgueniev lui avaient « ouvert les portes de l'altérité ». La polémique contre Taine « historien de la Révolution française » a fait oublier Taine "ethnologue".

(27) Cf. Chasles : « Un siècle de théories ne vaut pas un jour d'observation réelle, c'est à dire de sensations animées ».

(28) Maxime Leroy : *Taine*, Paris, Rieder, 1933.

(29) Carlo Montgardini : *Storia e sociologia nell'opera di Taine*, Milano, Giuffrè, 1965 ; Regina Pozzi : *Scienze umane e politica nell'Ottocento*, Venezia, Marsilio, 1993.

(30) Steven Lukes : *Émile Durkheim, his life and work : an historical and critical study*, London, Penguin books, 1973.



## RÉPONSE À UNE QUESTION 47

D'autres essayistes sont parvenus par des cheminements différents au constat formulé par les Chasles, Montégut, Taine et Durkheim.

Nous ne reviendrons pas ici sur Victor Jacquemond, l'un des analystes les plus profonds de l'acculturation, dans le droit fil des Idéologues. « Chaque variété de l'espèce humaine a ses goûts, ses penchants, ses aptitudes propres » soulignait-il dans son *Journal de voyage* (Tome 1, page 55).

**Ernest Renan**

Il est extrêmement intéressant d'étudier les œuvres d'Ernest Renan, savant éminent ayant étudié très tôt les langues orientales anciennes, mais aussi les langues modernes, car il arrive, pour ce qui est de l'œuvre d'Auguste Comte, à des conclusions voisines de celles que formula Émile Durkheim.

On sait que Renan fut un grand comparatiste doublé d'un érudit. Tout d'abord, dans le *Journal asiatique* de 1859, un an après la parution de l'article de Montégut "Du génie français", il s'exprime de façon ferme et resserrée sur la question. Émettant quarante cinq ans avant le diagnostic que Durkheim formulera en 1905 :

« La France, ayant fondé au moins officiellement son système social sur l'égalité sociale des hommes envisagés comme des unités abstraites, quelle que soit leur origine, on peut en inférer la difficulté que l'esprit français trouve à comprendre les considérations ethnographiques ».

Les convergences d'analyse entre Durkheim et Renan vont bien au-delà. Dans *l'Avenir de la science* (1849, édité en 1890) et dans *Les règles de la méthode sociologique*, ils arrivent à des conclusions similaires au sujet d'Auguste Comte : le schéma que celui-ci propose du progrès des sociétés humaines est erroné car il ignore l'existence de types sociaux qualitativement distincts.

Selon Renan, « la méthode de M. Comte dans les sciences de l'homme est le pur à priori, elle ne suit pas les lignes infiniment flexueuses de la marche des sociétés humaines, leurs embranchements... La série continue, unique, de Comte méconnaît la pluralité »<sup>(31)</sup>.

Durkheim et Renan s'accordent sur le fait qu'on ne peut passer à l'universalisme qu'au terme d'études comparatives approfondies. « Monsieur Comte n'a pas compris l'infinie variété de ce fond multiple qu'est la nature humaine » écrit Renan.

(31) L'exposé d'Annie Petit (Université de Clermont II) sur la relation entre Durkheim et Auguste Comte, lors de la journée organisée par la Société française pour l'Histoire des Sciences de l'Homme le 7 décembre 1994 à l'occasion du centenaire de la parution des *Règles de la méthode sociologique* nous a aidé à clarifier ce point.



48 M. MAUVIEL

Durkheim dénonce "l'unité idéale et simpliste" du développement historique tracé dans le *Cours de philosophie positive*. Il est donc nécessaire d'étudier chaque Société en particulier, puis de procéder à des comparaisons entre sociétés suivant l'importance relative des similitudes et divergences<sup>(32)</sup>.

Le débat ouvert par Montégut et Chasles, poursuivi chacun à leur manière par Renan, Taine et Durkheim a si peu laissé de traces dans la mémoire collective aujourd'hui que ceux qui, à la suite d'une étude particulière, parviennent en surface à des conclusions similaires sont les victimes de cette rupture historique.

C'est le cas de François Burgillet qui, dans un ouvrage intitulé *Le roman au XVIII<sup>ème</sup> siècle*, écrit avec candeur, sans songer par exemple que Taine s'est étendu longuement sur le sujet : « Les noms romanesques proposent des voyages, mais ils ne débouchent jamais sur des descriptions précises de contrées barbaresques : ni les lieux, ni les coutumes, ni leurs habitants ne sont évoqués dans leurs lieux spécifiques ».

### Un modèle complet de la culture française

Pour essayer de comprendre ce refoulement collectif, nous ferons successivement appel au modèle complet d'une culture proposé par Georges Devereux et au concept de civilisation ou culture du ressentiment esquissé par Frances Acomb et repris par Liah Greenfeld.

Pour Georges Devereux, le modèle complet d'une culture est le produit d'une interaction fonctionnelle entre les modèles ayant une masse officiellement affirmée et ceux qui sont niés ou ignorés. Ces modèles sont symétriques et incompatibles l'un avec l'autre<sup>(33)</sup>.

Le modèle affiché est né avec la Révolution française, voire avant. La patrie des Droits de l'Homme, de l'humanitarisme, a des visées par définition universelles.

Les adresses de Condorcet aux Bataves, aux Germains, au Suisses... donnent une très haute idée de cet idéal qu'anime la raison. Celle-ci éclaire les ténèbres, réduit les préjugés, fait tomber les chaînes associées à ce qui est local, particulier.

Très vite, le XIX<sup>ème</sup> siècle éclairé en conclut, un peu rapidement, que l'esprit français pénètre l'altérité spontanément, par son propre génie. Donnons-en deux exemples significatifs, il serait aisé de les multiplier.

(32) *Les Règles de la méthode sociologique*, 1895, Chapitre IV.

(33) Georges Devereux : *De l'angoisse à la méthode dans les sciences du comportement*, traduction française, Paris, Flammarion, 1971.



## RÉPONSE À UNE QUESTION 49

Aux funérailles d'Alexandre Dumas, Victor Hugo déclara : « L'idée française contient une quantité d'humanité telle que partout où elle pénètre, elle produit le progrès ».

Maurice Barrès, dans son *Enquête au pays du Levant* écrivait : « Aussitôt qu'un de nous est en présence d'un Noir, d'un Jaune, d'un Peau rouge, il prend le contact, force de sympathie bien touchante ! D'instinct, spontanément, à toutes les époques, sous tous les climats, nous avons apporté avec notre personne l'initiation à la conscience du droit et à la cordialité pour les autres races ».

Une telle vision de l'homme est incompatible avec celle que Taine et Durkheim ont décrite ; si l'homme ne relève que de lui-même, si les traditions, les mœurs et coutumes sont factices et négligeables, la cécité culturelle est totale. Par voie de conséquence, les questions relevant de l'acculturation : emprunts, rejets, adaptation, remaniements, réinterprétation de nature socio-culturelle ne peuvent être perçues.

Le modèle caché, mis en lumière par les essayistes que nous avons passés brièvement en revue, ne peut être qu'insensé ou intolérable dans un cadre idéologique persuadé de bonne foi que l'humanisme français nourri par les Lumières et la Révolution des Droits de l'Homme pénètre par la force de son message universel le cœur et l'esprit de tous les hommes. Et il faut bien reconnaître cependant qu'il a bouleversé le monde. (1)

(2) Comme le souligne E. J. Hobsbawm (*Echoes of the Marseillaise, two centuries Look Back on the French Revolution*, London, Verso, 1990), la littérature consacrée à la Révolution française lors du bi-centenaire de 1789 a été dominée - sous l'effet combiné de l'idéologie, de la mode et du pouvoir des médias modernes - par ceux qui détestent l'héritage de la Révolution française. Ce fut le cas tout particulièrement en France où on en est même venu à porter au crédit de la Contre-révolution la faculté de pénétrer les civilisations étrangères ! (cf. René Rémond et Paul Valadier in *Projet*, oct 1988). Voir notre analyse critique : "Révolution et Contre-révolution : la confrontation aux langues et cultures d'Europe et du Monde", in *Impacts*, n° 1-2, 1990. Les Idéologues fondateurs de la "science du divers" et précurseurs des études sur l'acculturation ont été totalement ignorés : « History is more complicated than historians and for each of us, the lessons of the French Revolution can only be the ones that we are prepared to learn » (N. Hampson : "The «lessons» of the French Revolution", chapitre final de l'ouvrage collectif : *The impact of the French Revolution on European consciousness*, H. T. Mason and W. Doyle, éd Stutton, Gloucester, 1989). Un seul et "discret" colloque fut consacré aux Idéologues... en Italie (Université de Pise).



50 M. MAUVIEL

Les plus fins observateurs ont parfois pressenti ou perçu clairement l'impasse dans laquelle leur vision abstraite de l'individu conduisait les essayistes.

On en citera un exemple qui montre que Barrès, dans certains textes très différents de celui que nous avons cité antérieurement, prend soudain un accent durkhémien étonnant, insistant par le truchement d'une forte métaphore sur la puissance du groupe d'appartenance.

« Tous les maîtres qui nous ont précédés et que j'ai tant aimés, et non seulement selon nous les Hugo, les Michelet... mais ceux qui font transition les Taine, les Renan... croyaient à une raison indépendante existant en chacun de nous et qui nous permet d'approcher la vérité.

Voilà une notion à laquelle pour ma part je me suis attaché passionnément. L'individu, son intelligence, sa faculté de saisir les lois et l'univers ! Il faut en rebattre. Nous ne sommes pas les maîtres des pensées qui naissent en nous...

Selon le milieu où nous sommes plongés, nous élaborons des jugements et des raisonnements. Les idées les plus rares, les jugements les plus abstraits, les sophismes les plus infatués sont des façons de sentir générales chez tous les assiégés de mêmes images. ».

Le relativisme de l'auteur du *Culte du moi*, avant 1900, cohabite avec la tendance universaliste à laquelle il reste attaché. Il est par ailleurs conscient de la perméabilité des cultures et attentif aux phénomènes de rejets, d'emprunts et de compromis culturels entre individus relevant de sociétés en contact.

Les observations qu'il faisait au sujet des étudiants francophones du Moyen Orient (il fut chargé de l'inspection des établissements français laïques et confessionnels du Levant) font déjà penser à Georges Hardy et surtout à Roger Bastide :

« Comment formerons-nous une élite intellectuelle avec qui nous puissions travailler, des Orientaux qui ne soient pas déracinés, qui continuent d'évoluer dans leurs normes, qui restent pénétrés de leurs traditions familiales ? ».

### La culture du ressentiment

Le ressentiment dans la culture (civilisation) française joue, depuis la seconde moitié du XVIII<sup>ème</sup> siècle et encore de nos jours, un rôle de repoussoir de l'autre par ses formes subtiles, avouées ou non, de rejet. Par voie de conséquence, elle a masqué ou voulu ignorer le métissage culturel.

Le grand rêve de fusion des corps et des âmes qui a saisi une partie importante des esprits éclairés au début du XIX<sup>ème</sup> siècle s'est peu à peu dissipé et a été rejeté vers la fin du siècle, sous l'effet, entre autres, de la culture du ressentiment.



## RÉPONSE À UNE QUESTION 51

Deux articles récents sur la question concernent la France : ceux d'Eugen Weber et de Liah Greenfeld<sup>(34)</sup>. C'est ce dernier qui ouvre pour notre propos une voie nouvelle.

Eugen Weber analyse le développement des formes xénophobes du nationalisme depuis la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle jusqu'à aujourd'hui. Il montre que l'anxiété concernant le déclin national a secrété un "radicalisme" de droite nourri de frustration, d'exaspération, de protestation, de ressentiment.

Les citoyens qui votent pour le Front national sont dévorés par l'anxiété, par un sentiment de ressentiment et de crainte que les classes éclairées ignorent. On connaît les conséquences en ce qui concerne le rapport à l'étranger, non européen et européen.

Cependant, l'analyse que fait Weber nous laisse insatisfait : la culture du ressentiment n'intéresse pas seulement, selon nous, une catégorie qu'il définit comme "radicaux" de droite, mais l'ensemble de l'échiquier social et politique.

Nos observations de terrain relatives à l'engouement pour les cultures immigrées suivies de formes réprimées, cachées, voire honteuses de rejet exigeraient un cadre conceptuel et historique plus adéquat.

### Le ressentiment contre l'autre au XIX<sup>ème</sup> siècle

Nous essayerons de cerner ce phénomène du ressentiment dans sa relation avec l'étranger et dans ses conséquences pour ce qui est de l'acculturation, en examinant les profonds changements d'attitude de Michelet, Renan et Taine après la défaite de 1870.

Liah Greenfeld, à la suite de Frances Acomb, a mis en lumière la nationalisation du patriotisme français à la fin de l'Ancien Régime. Déjà, Condorcet en établissant l'ordre des Vertus dans une lettre à Turgot écrite en 1773 plaçait l'amour de la Patrie, le courage et la haine des Tyrans bien au-dessus de la chasteté, de la fidélité conjugale et de la sobriété.

Le sens du mot "Patrie" évolue alors fortement, il devient un objet de dévotion passionnée qui sera partagé par le peuple. Le concept de nation importé d'Angleterre concernait essentiellement une association d'individus liés par la raison ; en France, il va désigner une personne collective située au-dessus des hommes et tendant inexorablement à la réification, à l'abstraction.

Dès la fin du règne de Louis XIV, l'élite française pressent que la prééminence française en Europe est menacée. Après la période d'engouement pour l'Angleterre et ses institutions politiques (Voltaire, Montesquieu), le désir

(34) Eugen Weber : "Nationalism and the politics of re-sentment", *The American Scholar*, Summer, 1994 ; Liah Greenfeld : "The three identities of France" in *Nationalism : Five roads to modernity*, Harvard University Press, 1992.



52 M. MAUVIEL

inconscient de restaurer cette prééminence française, de retrouver une gloire passée, imprègne la pensée nationale :

« Le ressentiment envers l'Angleterre a façonné (shaped) les fondations idéologiques de la conscience nationale française au degré le plus élevé de la sophistication intellectuelle et a contribué à la formation de ce ressentiment à un degré plus populaire » (Liah Greenfeld).

La pensée conservatrice rejetait l'étranger, le différent. Cet aspect est connu. Ce qui est plus intéressant dans le raisonnement de Liah Greenfeld est cette idée d'une pensée libérale imprégnée d'une philosophie du ressentiment réprimée, inavouée, formulée de façon sibylline ou tout simplement enfouie dans les strates de l'inconscient collectif.

Elle peut apparaître à l'issue d'une phase d'enchantement, de plaisir quasiment infantile, voire d'ambiguïtés et de contradictions qu'une lecture psychanalytique permettrait peut-être d'éclairer... Nous songeons ici aux perspectives ouvertes par Peter Gay et Waud Kracke<sup>(35)</sup>.

### Renan, Taine et Michelet : trois témoins essentiels

Nous nous en tiendrons essentiellement, dans le cadre de cet exposé à trois intellectuels dont les aspirations et idéaux présentent beaucoup de similitudes. Ils ont réagi de tout leur être lors de la défaite de 1870.

On peut dire encore de Renan, Taine et Michelet que leur œuvre et leur vie « résument ce qu'il y a d'essentiel dans l'œuvre historique de notre pays et du XIX<sup>ème</sup> siècle » (Gabriel Monod, 1894). Les enseignements que l'on pourrait tirer des récits des voyageurs seraient infiniment plus minces.

Cette culture du ressentiment réprimée explose fortement après 1870 mais son existence, attestée dès la fin du XVIII<sup>ème</sup> siècle, agit insidieusement tout au long du XIX<sup>ème</sup> siècle sur la conception que l'on se faisait de la fécondation réciproque des civilisations.

(35) Sur ces phénomènes de régression en situation de contact, voir : Waud Kracke: "Encounter with other cultures : psychological and epistemological aspects", *Ethos*, mars 1987, Vol. 15, n° 1, pages 58 à 81 ; L'habitude est prise aujourd'hui de faire preuve de manichéisme en ces matières : on oppose racisme et anti-racisme, ouverture et fermeture à l'autre... ; sous l'écorce des mensonges et aveux, sous les masques et les mots, la vérité est plus nuancée. Il y a ce qui s'énonce et ce qui ne s'avoue pas, demeure secret. Relisons par exemple *L'homme sans qualités* de Robert Musil qui décrit au chapitre 51 les contradictions de Clémentine Fischel alors que l'antisémitisme se répand : « ... elle en arriva même plus d'une fois, lorsqu'elle se sentait blessée, à hausser les épaules en se disant à pu, soi que le caractère de Léon était quand même, en fin de compte, d'une autre race que le sien, encore qu'elle ne trahît jamais en public les principes de sa jeunesse. »



## RÉPONSE À UNE QUESTION 53

Le Président de Brosses, dans ses *Lettres familières d'Italie* soulignait déjà « qu'il n'y a point de nation moins aimée que la nôtre » et Montesquieu dénonçait en l'Espagne et le Portugal des peuples qui, méprisant tous les autres, font aux seuls Français l'honneur de les haïr.

Le fin observateur qu'était de Brosses avait bien vu que la raison essentielle venait du fait que « nous avons la mauvaise habitude où nous sommes de donner hautement la préférence à nos mœurs sur les nations étrangères, blâmant sans égard tout ce qui ne se fait pas comme chez nous ».

L'intense découverte des "nations et génies étrangers", à partir de 1820, ouvre une nouvelle période. L'Allemagne remplace pour l'essentiel l'Angleterre. La fascination et le franco-centrisme mêlés donnent naissance à des enchantements suspects et ostentatoires.

Renan et Taine s'enthousiasment pour les intellectuels, philologues, historiens... d'Angleterre et surtout d'Allemagne. Taine dira qu'il s'est "anglaisé" ; avec Renan il connaîtra une phase de dépréciation de son pays et d'engouement pour l'autre. Chez Michelet, ce double mouvement existe, mais il est ambigu : son ressentiment transparaissant à maintes reprises comme si une forte pulsion empêchait toute dissimulation.

Cet engouement revêt une forme quasi pathologique qui recouvre, comme on le verra par la suite, des formes subtiles et réprimées exprimant un ressentiment profond. Le vocabulaire utilisé ne laisse pas d'étonner, celui de Taine restant le plus sobre.

Le plus xénophile des trois peut-être regrettera de s'être anglaisé à la lecture de Swift, Sydney et Thackeray... Renan déclarera lui aussi au passé : « L'Allemagne avait été ma maîtresse » (*Histoire du peuple d'Israël*, 1887-93) ; « J'ai étudié l'Allemagne et j'ai cru entrer dans un temple ». Il ira même jusqu'à dire, comme Michelet : « *mon Allemagne* ». Une sorte de régression infantile les avait frappés. L'Allemagne de Renan était « supérieure, idéale, opposée à la France normale, de la moyenne et du commun »<sup>(36)</sup>.

Mais avec Michelet, on entre de plain-pied dans une déraison lyrique : « De nation à nation, j'allai ramassant partout de l'Indus à l'Irlande, des Védas et de Zoroastre jusqu'à nous, thésaurisant des formules premières où l'humanité révèle si naïvement tant de choses intimes et profondes ».

Et soudain le vocabulaire se métamorphose, s'enflamme, emprunte les vocables de la parenté : « Ami de l'Allemagne, non comme cousin mais par amour sincère, plus Allemand que l'Allemagne... Mes amis de toute nature... Mes éducateurs : Italiens, Allemands... fils : Hongrois... amis : Anglais ». Et encore : « Mon Allemagne, mon Angleterre, ma Pologne, mon Italie... L'Italie est une nourrice... ».

(36) Henri Tronchon : *Ernest Renan et l'étranger*, Strasbourg, 1925.



54 M. MAUVIEL

Ce sont en fait des pays imaginés, construits de toute pièce à partir de lectures, de contacts intellectuels : l'Italie de Michelet, c'est essentiellement Virgile et Vico<sup>(37)</sup>.

Quelques mois passent, la défaite a réveillé l'image essentielle. L'amour des autres n'existait-il, secrètement, que pour servir le rêve perdu ? Celui par lequel s'ouvre la préface à *l'Histoire de France* (1869) : « Dans ces jours mémorables, une grande lumière se fit et j'aperçus la France. Le premier je l'aperçus comme une âme et une personne ».

### Conséquences de la guerre de 1870

Dès la fin de l'année 1870, le vocabulaire, les sentiments changent du tout au tout. On va brûler ce qu'on a adoré. Taine s'en prend à l'orgueilleuse brutalité prussienne, à l'animal allemand, à l'animal germanique (7 février 1871).

L'expression « haine de peaux rouges » apparaît sous la plume de Michelet le 17 février. Le 26 décembre 1870, il écrit : "viol bavarois" sans autre commentaire dans une note de son journal. Il en conclut que les deux civilisations sont étrangères ou presque.

Le terme "race" est utilisé dans des phrases au sens obscur : « C'est le plus grand fait : avènement d'une race, avènement d'une classe en Valachie où la race diffère ». En janvier 1871 il soulignait que « les vieilles haines de races se réveillent avec force ».

Taine attend 1877 pour tirer des conclusions sur l'incompatibilité des civilisations allemande et française. Un trouble intense saisit l'ensemble de la classe intellectuelle, mais le vocabulaire ne doit pas nous tromper : les thèses propagées par l'école d'anthropologie ne convainquent pas Taine, Michelet ou Renan.

Ce dernier écrira : « L'histoire humaine diffère essentiellement de la zoologie. La race n'y est pas tout, comme chez les rongeurs ou les félins, on n'a pas le droit d'aller par le monde tâter le crâne des gens puis de les prendre à la gorge en disant : tu es de notre race, tu nous appartiens ».

Il est vrai, comme le remarque Pierre Birnbaum à la suite de Tzvetan Todorov, que le « moment Renan (dans une certaine mesure ajouterons-nous)

(37) Tzvetan Todorov : *Nous et les autres. La réflexion française sur la diversité humaine*, Paris, Le Seuil, 1989 ; Todorov ne met pas l'accent sur l'engouement, la déception, le ressentiment générateurs d'élan, de brisures, de replis... qui nous semblent essentiels. Naturellement, la Renaissance et le XVII<sup>ème</sup> siècle les ignorent (Cf. Montaigne).



## RÉPONSE À UNE QUESTION 55

marque la naissance d'un autre type de déterminisme, celui de la culture identifiée au langage. »<sup>(38)</sup>.

Renan adhère également à la théorie de la hiérarchie des civilisations commune à ses contemporains. Un sentiment collectif s'est réveillé et exacerbé. La prépondérance réelle ou supposée de la civilisation française dont ils sont jaloux est remise en cause.

Dans le *Siège de Paris*, Edgar Quinet déplore la souffrance et la faim dont souffrent les Parisiens avec des accents sincères, mais il met surtout en lumière le danger suprême qui guette l'esprit :

« Alors le rêve de l'Allemagne sera réalisé. Elle primera enfin sur les Arts, les Lettres, les Sciences, la philosophie et l'esthétique. Le Recteur de l'Université de Berlin, assisté du docteur Gervinius et du docteur Mommsen, régènera Paris ». (3 janvier 1871).

### Un ressentiment sous-jacent de 1830 à 1870

L'élan vers l'Allemagne savante de la période précédente avait été vif, parfois déraisonnable ; mais le processus de la fin du XVIII<sup>ème</sup> siècle, pour ce qui est de l'Angleterre, se renouvelait de façon rampante, discrète, tenace ou brutale.

Dès 1869, Michelet, dans la préface à son *Histoire de France*, proférait de curieux et ambigus jugements, du genre : « la nature germanique est vague, sa mer est vague, ses rivages sont vagues... ». « La profonde impersonnalité des Allemands est souvent déguisée par la force sanguine », « les Germains, race flottante », et ainsi de suite...

Ce ressentiment se manifeste également à l'égard de l'Italie. On a vu comment celle-ci réagit à cette attitude... Tout se passe comme si l'on souhaitait étouffer la maîtresse d'hier ou la faire souffrir d'avoir tant séduit.

En 1830, François Guizot dans son *Histoire de la Civilisation* (essentiellement française au demeurant) s'impatiente contre les historiens allemands et leurs disciples qui ont surestimé l'impact des Barbares Teutons (c'est-à-dire de leurs qualités raciales) sur le caractère national français.

<sup>(38)</sup> Pierre Birnbaum : *La France au Français (Histoire des nationalistes)*, Paris, Le Seuil, 1993. Tzvetan Todorov : *Nous et les autres*, opus cité. Sur bien des plans notre perspective, centrée sur la permanence d'une mentalité collective, est "différente" de celle de T. Todorov où l'on trouvera de nombreuses citations intéressant notre propos. Il n'était pas possible, tant les points de vue sont différents, d'amorcer ici une comparaison. Montégut, Chasles, Taine, Durkheim et les idéologues de l'altérité sont absents de son ouvrage.



56 M. MAUVIEL

Les critiques provenant des hommes se déclarant affranchis des préjugés de nation comme Charles de Rémusat ou Hippolyte Taine trahissent ce sourd ressentiment qui prend des formes subtiles où la suffisance discrète le dispute à la semi-insolence.

Écoutons par exemple Charles de Rémusat en 1857 : « Nous fuyons les illusions de la vanité nationale. Rien n'est plus sot que le patriotisme dans les choses de l'esprit. Mais si nous considérons chacun des grands peuples qui comptent en Europe, il est difficile de penser que, pour l'influence morale, aucun puisse le disputer à la France... on ne peut nommer avec elle que l'Angleterre ou l'Allemagne ».

Même Taine, que Paul Lacombe définissait comme le type même du xénophile (esprit enclin à la prédilection pour les choses et les personnes extérieures à son milieu), cède aux sirènes du ressentiment avant le désastre de 1870. Sa recension d'un ouvrage du philologue allemand Ottfried Muller est significative d'une réaction collective irrésistible<sup>(39)</sup>.

Dans un premier temps, Taine souligne combien Ottfried Muller a rénové la philologie grecque au XIX<sup>ème</sup> siècle ; contrairement aux savants français, et là nous retrouvons la vieille obsession de Taine dont nous avons parlé, le philologue allemand « a compris que chaque peuple, comme chaque homme est un individu, je veux dire qu'il est une personne distincte ayant ses aptitudes, ses sentiments, ses inclinations propres... ».

La fin de la recension change soudain de ton : Taine s'en prend aux savants allemands « qui comparent nos livres français à des feuilletons ». Les Allemands « jugent que nous visons à l'effet » ajoute-t-il. C'est en trop ! Taine va en quelque sorte compenser cette dépréciation des œuvres françaises par une flèche étonnante.

Il oublie l'objet de sa recension et s'en prend au savant allemand en général, non identifié : « On aurait besoin (en Allemagne) d'un connaisseur d'hommes, d'un observateur passionné et délicat de toutes les singularités morales, d'un lettré élevé dans la poésie, le roman, la critique... ». Il va sans dire qu'une telle rareté ne peut être que française!<sup>(40)</sup>.

(39) Hippolyte Taine : recension de *l'Histoire de la littérature grecque jusqu'à Alexandre le Grand* par Ottfried Muller traduit par Kurt Hildebrand, chez Durand, 2 volumes in *Journal des débats*, 6 novembre 1865.

(40) Comparer avec la sérénité de Goethe écrivant le 4 janvier 1824 (Conversations de Goethe avec Eckermann) : « C'est vrai, je ne pouvais être ami de la Révolution française, car ses horreurs m'étaient trop présentes... elles suscitaient mon indignation tandis qu'on n'en pouvait encore apercevoir les conséquences bienfaisantes ».



## RÉPONSE À UNE QUESTION 57

**Jules Michelet**

La défaite de 1870 va faire exploser les "contraintes" qu'imposaient la civilisation à l'expression de sentiments refoulés. Les exemples abondent ; arrêtons-nous sur Fustel de Coulanges et Michelet.

Paul Bourget a bien vu que l'histoire française s'était "libérée" lors de la parution de l'article de Fustel de Coulanges intitulé : "L'histoire en France et en Allemagne depuis cinquante ans".

« Pour la première fois depuis un demi-siècle, un savant français osait parler en savant français et briser l'hypnotisme dont nos rivaux d'outre-Rhin avaient comme frappé notre intelligence nationale... Il faisait plus : dans l'engouement pour l'étranger, il diagnostiquait un indice de la funeste maladie dont notre pauvre pays souffre toujours et dont il risque de mourir : la rupture violente entre le présent et le passé »<sup>(41)</sup>.

La complexité et la richesse de l'expression du ressentiment chez Michelet mériteraient une étude approfondie. On se contentera d'une exploration à partir de deux textes : le *Voyage en Allemagne* de 1842 et *La France devant l'Europe* écrit dans un état second à Florence en décembre 1870 et janvier 1871.

La mise en regard des idéaux affirmés et des relations de voyage de Michelet nous éclaire sur ses pulsions profondes, sur le rapport réel qu'il entretient avec l'étranger proche. Déjà, le *Voyage d'Angleterre* de 1834 laissait éclater préjugés et préventions contre l'ancien ennemi.

Comme le souligne l'éditeur du *Journal*, son admiration pour les philosophes anglais n'empêche pas qu'il déteste leur patrie. La subtilité fait parfois place à la grossièreté : voyageant avec une jeune Anglaise (comprenant le français) entre Oxford et Warwick, il affirme tout de go que « la grandeur des Anglais avait été originairement une race de bouchers, le plus grand de tous, Shakespeare, était un boucher ». Et ingénument, notre voyageur constate qu'il a choqué sa compagne de route<sup>(42)</sup>.

Le *Voyage en Allemagne* de 1842 permet de mieux cerner la manière dont se tissent les fils du ressentiment. La prépondérance intellectuelle est désormais au-delà du Rhin, c'est tout au moins ce que pense l'élite française.

(41) *Revue des Deux Mondes*, 1<sup>er</sup> septembre 1872. Le texte de Paul Bourget date de 1905. Bourget est un médiocre romancier mais un critique subtil.

(42) L'anglophobie viscérale, parfois venimeuse, de Michelet transparait souvent dans son journal. Il connaissait fort bien Taine et Montégut, avec lequel il dîne au moins quatre fois en 1861. Il note rapidement le 7 février 1861 après le "dîner des Hachette" : « Absurdités de Taine et Montégut pour l'Angleterre sans réserve et contre la France ».



58 M. MAUVIEL

L'entrée en Allemagne (le 19 juin 1842) ne fait aucunement songer au cri du cœur "Mon Allemagne"... Elle est chargée bien au contraire « du regret de la terre celtique qui disparaît, de la veine de France qui s'épuise, de l'esprit français que l'on quitte ». Pour ce qui est de l'Allemagne, Michelet se contente d'un ton neutre : « Déjà commence la manière allemande ».

A Francfort, il fait un aveu furtif : « D'abord sur la route poudreuse, je me nourris quelque temps de l'impossible passé ; cela finit par la jalousie avant Ratisbonne ». Comme en Angleterre, il se surprend à rêver éveillé et l'idée de compréhension réciproque, de mutuel enrichissement s'anéantit sous des métaphores extrêmes.

Divorce et viol sont les deux termes qui reviennent comme un leitmotiv : « Divorce fatal, si cruel pour les nations, si amer pour les individus... la haine, l'isolement dans les situations : barbarie du sort ». Divorce pour ce qui est du rapport entre la France et l'Allemagne, mariage par force et viol entre la France et Alger. Michelet, curieusement, rapproche les deux viols.

*La France devant l'Europe* est l'œuvre d'un écrivain blessé, terrassé par le drame que vit son pays. Il doit interrompre sa tâche de longues semaines. L'ouvrage se ressent de cette tension extrême.

Michelet dénonce l'humanitarisme français, la bienveillance universelle, les Teutomanes crédules<sup>(43)</sup>. Le chapitre II : "Du génie sympathique de la France, sa confiante hospitalité" est consacré à ce défaut collectif dont il entreprend fiévreusement, et avec quelque incohérence, l'analyse :

« L'élan de fraternité fit dire à un grand écrivain : Plus de cité ! Le genre humain ! ... Entrez ! Cette ville est à vous », écrit-il notamment. Il amalgame « les étrangers malveillants, curieux, qui ont espionné le pays », ceux qui n'ont rien compris au génie de Paris, et les influences étrangères (intellectuelles, littéraires).

À la question : « Pourquoi la France est-elle haïe ? » (celle que posait de Brosses), il répond d'abord par l'effet « d'une opposition de race, d'humeur, de tempérament ». Mais il pressent qu'il existe une autre cause : « La France veut guider les nations, elle est dénigrée parce qu'elle a un grand vol qui la porte haut. Elle marque le but très loin. ».

Michelet durcit l'image qu'il se fait de l'Allemagne : « Le respect de l'autorité est de leur race », assène-t-il. La supériorité dans les arts et les sciences lui devient insupportable : « Bataille horrible des sciences et des arts

(43) Dont la violence est à la mesure des élans passés. Ceux-ci toutefois étaient déjà troubles. Ainsi, le 19 juin 1867, il écrit à des amis (de Suisse où il séjournait) :

« Nous avions pensé d'abord retourner à Paris de Veytaux même, mais les amis qui nous aiment le plus nous en ont vivement détournés. Sous la foule des étrangers barbares, il est étrange le pauvre Paris ». (L'Exposition universelle, « la Mecque du grand pèlerinage de tous les peuples » battait son plein.)



## RÉPONSE À UNE QUESTION 59

au profit de la mort », écrit-il au chapitre V. Il en vient à souhaiter l'intervention des races slaves pour affaiblir l'Allemagne.

Le chapitre final est consacré à l'unité organique de la France, qui fait penser à la nation-plante de Taine : « Consultez les naturalistes, consultez la physiologie », souligne-t-il. Contrairement à l'Allemagne qui constitue une race, la France doit son unité organique à la fusion très ancienne des races. Mais ces fusions biologiques et culturelles appartiennent à un lointain passé, l'heure n'est plus ou n'est pas à celle des croisements de civilisations.

### L'obsession biologique et l'inconscient collectif

Ce rejet du métissage déjà sensible avant 1870 entraine en conflit avec une obsession intellectuelle concomitante : celle de la régénération dont aurait eu besoin la civilisation française pour retrouver son éclat, voire sa prééminence menacée.

Entre 1880 et 1920 les champs intellectuel, idéologique et politique seront traversés par des courants contradictoires ; la menace démographique s'ajoutera aux autres périls dans l'inconscient collectif à partir des années quatre-vingt.

Les métaphores biologiques (fécondation, greffe raciale...) avec leur charge d'agressivité, voire de haine, vont marquer les sciences de l'homme, de la pédagogie à la linguistique<sup>(44)</sup>.

Entre 1916 et 1922 l'exaspération nationale se conjuguant avec le paradigme du sang exclura un moment toute idée d'échanges, même intellectuels, sinon par la lecture ; au moins dans une frange particulièrement dure.

Si Taine, Michelet et Renan, grands humanistes et hommes de science, vivent douloureusement ces tensions et contradictions, s'ils sont hantés en secret par des images de viols, de divorces, de jalousie mal réprimée, aucun cependant n'adhère réellement aux thèses raciales proprement dites.

(44) Rudolf Baehr dans un article de 1974 : "Habet sua castra linguista" ("Observations sur la métaphore Darwino-guerrière de la géographie linguistique") a montré que la dialectologie et la géographie linguistique, après 1880, ont été envahies par les métaphores guerrières et biologiques. On y décrivait « la vie, la lutte, la concurrence vitale, la mort des mots et des langues ». Darmesteter, dans *La vie des mots* (1887) écrivait : « Dans le monde linguistique comme dans le monde organique, nous assistons à cette lutte pour l'existence qui sacrifie les espèces ou des espèces voisines, des individus à des individus voisins mieux armés pour le combat de la vie. ». Le bon Albert Dauzat s'exprimait de la sorte : « Le Franco-provençal, terrain de combat, est en plein désarroi... le Vénitien a repoussé le Romandalmate à l'Est, jusqu'à l'heure de son extinction totale devant l'invasion d'un nouvel arrivant, le Serbe... ».



60 M. MAUVIEL

On peut avancer que Renan, lorsqu'il fait l'éloge de Gobineau dans une lettre à Grant Duff, cède à la théorie du germanisme et de la race. En fait il est avant tout préoccupé par l'idée de régénération de la civilisation française.

Il ne faut pas prendre à la lettre des expressions comme les "races nobles" : Renan et ses amis pensent essentiellement aux civilisations avancées. « Je ne peux pas dédire ce que j'ai dit en pleine conscience, conseiller la haine quand j'ai conseillé l'amour », écrit-il le 11 mars 1871 à Charles Ritter.

Renan malgré la guerre et le fossé qui sépare Allemands et Français en appelle aux combinaisons, aux mélanges, à la collaboration historique, en soulignant qu'à ses yeux le mélange des deux races (peuples) indo-européens et peuples sémitiques ne concerne que les idées et "la collaboration historique". La porte reste entr'ouverte en dépit de la tempête. La blessure nationale, intellectuelle, historique sera cependant longue à cicatriser.

Comment situer le Comte de Gobineau dans cette mouvance ? Rappelons que l'*Essai sur l'inégalité des races*, lors de sa parution en 1855, eut un succès médiocre en France. Il en avait été de même en 1838 pour l'ouvrage de V. Courtet de Lisle<sup>(45)</sup>.

Montégut, Taine, Renan, Michelet ne croient pas à l'existence d'une race française en dépit de quelques écarts et ambiguïtés de langage. En revanche, ils ont tendance à penser qu'il existe peut-être une race anglaise ou une race allemande.

Gobineau se situe donc en marge des courants essentiels de la pensée française. Ajoutons que son *Essai* est encore bien peu lu de nos jours et que de nombreux commentaires se font uniquement... sur le titre.

Dans la préface de la deuxième édition (1877), restée inédite jusqu'à une date récente (1983)<sup>(46)</sup> Gobineau affirme de façon ambiguë l'originalité de sa pensée :

« Une des idées maîtresses de cet ouvrage, c'est la grande conséquence des mariages ethniques, autrement dit du mariage des races diverses. Ce fut la première fois qu'on posa cette observation et qu'en en faisant ressortir les résultats divers au point de vue social, on posa en axiome que les progrès ou les reculs des sociétés ne sont explicables que par les manifestations des effets de cette loi ».

Comme le relève Jean Boissel, cette thèse était soutenue vingt ans avant lui par quelques personnes, notamment par Courtet de Lisle. Gobineau n'est ni historien, ni ethnologue, et de 1855 à 1877 il ne tient aucun compte des résultats de la recherche en sciences de la vie et en sciences de l'homme.

(45) *La Science politique fondée sur la science de l'homme ou Étude des races humaines sous le rapport philosophique, historique et social*, Paris, Arthus Bertrand, 1838.

(46) Gobineau : *Œuvres*, Tome 1, édition publiée par Jean Gaulmier avec la collaboration de Jean Boissel, Paris, Gallimard, Pléiade, 1983.



## RÉPONSE À UNE QUESTION 61

Il pose à priori le déclin fatal des peuples par le mélange des sangs, l'existence de l'âme dépendrait de la pureté du sang. Aussi réfute-t-il les études portant sur les contacts des civilisations dont il a pu prendre connaissance.

Lorsqu'il examine le cas des Guaranis du Paraguay ou des Cherokees et Creeks d'Amérique du Nord, il réduit l'acculturation à une imitation « n'indiquant pas nécessairement une rupture avec les tendances héréditaires ».

Le racisme de Gobineau se ramène finalement, comme le précise Jean Gaulmier, à une affirmation de l'individu d'élite. Sa vision tragique de la condition humaine et de l'histoire est étrangère au nationalisme dont nous avons suivi les effets cachés. Cela n'enlève rien à sa vision de poète et au sens aigu de la liberté qui le possédait.

**Fusion des corps ou fusion des civilisations ?**

Il nous faut revenir à cette fusion des corps et des âmes que Bastide, un certain temps, appela de ses vœux. Elle s'inscrivait, nous l'avons dit, dans un rêve collectif qui, d'emblée, ne s'était point préoccupé des obstacles de langues, de mœurs, de religion, pour ne pas parler des structures de parenté et des institutions.

Au-delà de ce souhait fraternel, la France avait connu des mariages interraciaux au Brésil ou au Canada, mais ceux-ci étaient oubliés ou inconnus. Cette idée de fusion était probablement en germe dans le projet de décret que Volney rédigea en 1790 : « L'Assemblée regarde l'universalité du genre humain comme le fondement d'une seule et même société, l'objet étant la paix et le bonheur de tous ».

Le noir que la Révolution voulut émanciper était lointain ; la conquête de l'Algérie proche allait changer les perspectives et contraindre les esprits à envisager les contacts réels.

Michelet rumine cette question lors de son voyage en Allemagne de 1842. Il déclare « voyager beaucoup plus en Michelet qu'en Allemagne! ».

L'idée de viols entre nations hante alors sa pensée, tantôt associée au rapport de la France et d'Alger, tantôt peut-être au couple Allemagne-France.

Dès 1830, un mouvement se dessine en faveur d'une fraternité réelle qui impliquerait la fusion des races. Le Père Enfantin, principal disciple de Saint-Simon, crée le néologisme "affiliation" : entrée dans la famille française des Algériens.

Le Fouriérisme préconise l'agrégation par la fraternité dans le lien de sang d'amour. Pecqueur en 1831 proposa formellement le métissage méthodique avec mariage dans les deux sens. Ces propositions s'inscrivaient dans une réflexion plus générale sur la nature de l'amour, la sexualité, et l'émancipation de la femme.



62 M. MAUVIEL

Le Père Enfantin osa mettre en cause la répression sexuelle avec une franchise qui choqua la bourgeoisie. L'idéalisation de l'amour, de l'esprit d'association, des sentiments de fraternité !... ne pouvaient s'accorder chez les Saint-Simoniens avec les barrières de races. La religion nouvelle serait « la synthèse de l'humanité et de toutes les manières d'être ».

Au-delà de la sphère de l'utopie, les conceptions de Hugo, de Michelet, de Quinet sont révélatrices des aspirations, déchirements, craintes et soubresauts de l'inconscient collectif. L'identité de l'individu et celle du groupe sont directement mis en cause.

L'évolution de Jules Michelet et d'Edgar Quinet, les interrogations de Victor Hugo constituent un bon raccourci de cette mentalité collective.

Au début de sa production, Michelet fut à l'unisson de ses contemporains les moins conservateurs. Il annonça la naissance d'un empire métis dans lequel des mariages incessants entretiendraient la fraternité. Edgar Quinet affirma que la colonisation serait l'association de deux races humaines.

Victor Hugo en revanche ne fut jamais un adepte du métissage biologique. Dès l'âge de seize ans, son roman de jeunesse, *Bug Jargal*, donne une image négative, inquiétante voire monstrueuse de l'homme issu de deux races distinctes.

En 1848, il opte pour la colonisation du sol et non pour la civilisation de la population arabe d'Algérie... Si le métissage biologique est écarté d'emblée, le métissage culturel lui semble impossible après réflexion, au moins dans l'état actuel de l'évolution historique :

« Est-ce qu'ils peuvent se mêler autrement que dans le tombeau, là où une âme ressemble à une âme... Dans la vie ils se repoussent et s'excluent, et l'un chasse l'autre ». (texte de 1847 semble-t-il)<sup>(47)</sup>.

Le courant hostile au métissage culturel fut puissant des années trente aux années cinquante, avant la fondation de la Société d'Anthropologie.

Balzac, dans *Béatrix* et *Une fille d'Ève* peint des personnages métis aux traits inharmoniques, avec force détails physiques. En revanche les métisses de Bordeaux ravissaient le Stendhal des *Mémoires d'un touriste*.

### Un observateur de terrain : Émile Daumas

Il est peut-être éclairant de faire appel aux témoignages des premiers observateurs du contact des Européens avec les indigènes algériens. Non pas ceux des voyageurs séjournant quelques semaines, au mieux quelques mois,

(47) Voir également le *Discours sur l'Afrique* (et note préparatoire de date incertaine) prononcé le 18 mai 1879 au banquet commémoratif de l'abolition de l'esclavage en présence de M. Schoelcher, auteur principal du décret de 1848 ; *Œuvres politiques complètes*, Paris, Pauvert, 1964, pages 88, 774 et 775.



## RÉPONSE À UNE QUESTION 63

ignorant la langue arabe et n'étant jamais réellement en situation de se livrer à des observations ethnographiques suivies et approfondies.

Le général Daumas, qui dirigea les affaires arabes, observa le contact entre les deux mondes pendant plusieurs dizaines d'années. Il sut se gagner l'amitié de l'émir Abd El Kader avec lequel il entretint une longue correspondance.

Il avait été consul français dans l'éphémère capitale de l'Émir, Mascara, en 1839. Sa maîtrise de l'arabe fit de lui l'un des intermédiaires culturels les plus appréciés. L'ancien Directeur des Affaires Arabes en Algérie fit paraître en 1869 un ouvrage qui demeure l'un des meilleurs textes disponibles.

Daumas s'est posé de mille et une façons la question de la compréhension et de l'influence réciproque des civilisations. L'Algérie, à l'exception de quelques centres sur la Méditerranée n'avait pratiquement pas connu l'Europe...

Voici le point de vue d'un Seigneur arabe de l'époque, présenté dans un langage imagé. Il est assez peu éloigné quant au fond de celui de Victor Hugo... Le Seigneur arabe répondait à une question du Duc d'Isly :

« Partant de là, continua (*l'Agha*) Moustapha-Ben-Ismaël, prends un Français et un Arabe, mets-les dans une marmite et fais-les bouillir ensemble à gros bouillon, pendant vingt quatre heures. Au bout de vingt quatre heures, tu reconnaîtras encore le bouillon du chrétien et le bouillon du musulman. Ils ne sont pas plus mêlés que leurs idées ne peuvent se confondre »<sup>(48)</sup>.

Daumas fut le témoin oculaire de cette conversation ; il en cite une autre comparable. Les rejets multiples n'empêcheraient pas, avec le temps, les contaminations, les emprunts en surface et en profondeur, les réappropriations les plus inattendues, et de puissants rejets !

### L'interdit sexuel, l'enfant du Barbare

Dans l'enquête qu'il mena pour son étude sur l'Apollon noir, Bastide relève qu'à chaque fois qu'il posait la question "race" on lui répondait "sexe". Sachons gré à l'auteur d'avoir, là encore, entrouvert une porte.

L'inconscient collectif demeure marqué par cet échec. L'interdit sexuel auquel s'est heurtée l'expansion française, essentiellement en Afrique du Nord et dans une plus faible mesure en Afrique noire musulmane, a profondément modifié l'attitude des hommes vivant au contact des populations, mais aussi celle des humanistes, des utopistes... et des scientifiques.

(48) Général E. Daumas : *La vie arabe et la société musulmane*, Paris, Michel Lévy, 1869, page 47.



64 M. MAUVIEL

Le souvenir des étreintes intenses mais éphémères entre Français et Indiennes au Brésil (XVI<sup>ème</sup> siècle) s'est éteint. La réprobation des autorités religieuses, administratives et militaires a longtemps dissimulé la complexité des métissages culturels, la richesse des compromis, adaptations et inventions que coureurs des bois français du Canada et femmes autochtones réalisèrent dans le mariage à l'indienne ou hors des liens conjugaux<sup>(49)</sup>.

Lorsque disparaît Hippolyte Taine, auquel une liaison longtemps tenue secrète avait ouvert les portes du cosmopolitisme vécu, les mariages interraciaux et la miscégenation suscitent hostilité ou pessimisme. Notamment chez Alfred Fouillée au tournant du siècle. Cela n'est pas dû uniquement aux théories scientifiques de l'époque<sup>(50)</sup>.

La femme musulmane d'Algérie est interdite à l'Européen. On comprend mieux que les images de viols hantent la conscience de Hugo et de Michelet vers 1850. Cette répression n'explique-t-elle pas, en partie tout au moins, la violence avec laquelle éclata début 1915 l'affaire de "l'enfant du barbare" ?

Les viols (réels ou supposés) de femmes françaises par l'envahisseur allemand pendant les mois d'août et septembre 1914 déclenchèrent début 1915 un séisme sur un arrière plan de frustration biologique, culturelle, démographique et sexuelle.

La conscience collective s'empressa d'oublier cette explosion d'images, au double sens du terme car la Presse illustra abondamment l'évènement, expression d'une angoisse et d'un refoulement collectifs quasiment sans précédent. Les magazines présentèrent des femmes violentées, les seins arrachés, les doigts coupés et dépouillés de leurs anneaux de fiançailles ou de mariage.

À partir du 7 janvier 1915, à la suite d'un article paru dans *Le matin*, journalistes, médecins, biologistes, savants du Collège de France... s'interrogèrent : l'enfant du barbare devait-il voir le jour ? Les femmes violées seraient-elles autorisées à avorter ?

Les métaphores de la Presse, empruntées ou non au domaine médical (produits tératologiques, demi-monstres, virus infâme, graine de bandit...), exprimaient une peur panique. La race celto-latine était frappée au cœur.

On retrouvait aussi, exacerbées, certaines craintes ressenties par Edgar Quinet et Jules Michelet en 1870-71. Les intellectuels penseront parfois que la bataille de la biologie et de la civilisation françaises contre le sang et la *Kultur* allemands avait commencé.

(49) Voir par exemple Richard White : *The Middle ground, Indians, Empires and Republics in the Great Lakes Region, 1650-1855*, Cambridge, Mass, Cambridge University Press, 1991.

(50) Cf. pour le corpus de doctrines la synthèse d'Henri Neuville : *L'espèce, la race et le métissage en anthropologie, Introduction à l'étude de l'anthropologie générale*, Paris, Masson, 1933.



## RÉPONSE À UNE QUESTION 65

Heureusement la raison, l'humanité, l'influence de l'Église catholique l'emportèrent. L'enfant du barbare serait élevé par la mère ; ses soins et sa tendresse en feraient un bon français<sup>(51)</sup>.

## L'angoisse démographique et l'autre, Émile Zola

Cette éruption brutale mit à jour des sentiments réprimés qu'il était impossible d'exprimer, même sous une forme très atténuée, en temps de paix. On peut parler d'une période d'incubation à partir des années quatre vingt dix.

Les rivalités économiques et politiques jouèrent un rôle, mais il faut certainement mettre au premier plan l'inquiétude démographique qui rongea littéralement une partie importante de l'élite française. La chute des naissances était beaucoup plus forte que dans les autres pays européens. Vitalité démographique et rayonnement de la civilisation française sont intimement associés dans les tout derniers écrits d'Émile Zola<sup>(52)</sup>.

Les contacts de civilisations se réduisent souvent à l'interprétation des ouvrages étrangers au travers du prisme national hérité. On a oublié Taine et ses types, le recours à la méthode ethnographique est rarissime. La réflexion porte sur des abstractions réifiées.

Jean Jaurès s'interrogera de manière pathétique sur le secret de l'âme allemande à la fin du siècle. Guy de Maupassant esquissera, avant sa disparition, une œuvre au sombre cosmopolitisme intitulée *L'étrangère*.

C'est chez Émile Zola, celui de *Rome*, de *Fécondité* et des notes prises dans les semaines qui précèdent sa mort, alors qu'il se préparait à écrire *Justice*, que nous retrouvons les obsessions des Hugo, des Renan, des Michelet.

Zola souhaite profondément régénérer la civilisation et la pensée françaises. Les métaphores belliqueuses abondent sous sa plume alors qu'il veut convaincre que le cycle militaire de la France est fini, qu'elle doit prendre la tête du désarmement.

Voici quelques exemples : « Elle conquerra les peuples par l'idée... la bataille décisive maintenant se livrera sur le terrain intellectuel... Si nous la réalisons, nous serons les plus forts, même contre l'Allemagne et l'Angleterre armées »<sup>(53)</sup>.

(51) Ruth Harris : "The child of the Barbarian, Rape, race and nationalism in France during the first world war", *Past and Present*, n° 141, november 1993, pp. 170-206.

(52) Voir Michael Teitelbaum et J-M. Winter : *The fear of population decline*, San Diego, Academic Press, 1985.

(53) *Pour Justice*, notes d'Émile Zola rédigées quelques semaines avant sa mort pour l'ouvrage projeté, Cf. *Œuvres complètes d'Émile Zola*, sous la direction d'Henri Mitterand, Paris, Cercle du livre précieux, 1968.



66 M. MAUVIEL

Le temps de la complémentarité des civilisations n'est pas encore venu ; cependant, la culture du ressentiment disparaît quasiment, au moins sous les formes ambiguës de l'époque précédente.

Zola déplace le danger : les races latines sont désormais menacées<sup>(54)</sup>. Régénération et renouvellement concernent les peuples « qui s'adulent et qui meurent ». La question du heurt des races et du déclin démographique le préoccupe depuis une dizaine d'années.

L'unité de pensée de Zola dans les dernières œuvres est très forte. En 1892, dans sa recension du roman de Paul Bourget : *Cosmopolis*, il déclarait : « Dès lors tous les éléments y étaient, assez de races se trouvaient représentées et mises en présence, avec leurs caractères distinctifs, pour que le drame des races pût éclater violemment ».

Zola comprend que *Cosmopolis* est un roman écrit contre un certain dilettantisme, et un cosmopolitisme de salon mais ce qu'il condamne durement, ce sont les étreintes cosmopolites infécondes des dilettantes.

Sa vitalité retrouvée, la France sera « l'ouvrière de la démocratie... Elle sera la Vérité, la Justice, les peuples la suivront ». Zola reprend la formule « La France chevalière du Droit et de la Liberté ». Les particularismes locaux, l'esprit des autres peuples ne sont pas pris en considération.

Un entretien paru en 1901 est révélateur de la continuité d'une forme de pensée inconsciente dont on a vu quelques effets pervers. Björnstjerne Björnson y soutenait que la France se distinguait des autres peuples de l'Europe par sa forme de culture comme si elle était séparée des autres peuples par une muraille de Chine<sup>(55)</sup>.

Zola, piqué, répliqua que les Français étaient « plus libérés que les écrivains étrangers les plus libres ». Il ajoutait que « beaucoup des idées qui se sont répandues en Europe sont issues de France ; par exemple la pitié humanitaire et l'évangélisme de Tolstoï ».

Dans la marge de l'article Zola écrivit : « Très important. Dans *Justice*, s'en servir pour le rôle de la France, initiatrice et justicière... Malgré tout, à la tête des nations, toujours en marche. ».

On pense irrésistiblement à la réaction de l'Allemand Sieburg au début des années trente dans son essai : *Dieu est-il français ?* « Marcher à la tête de la civilisation, ou plus exactement identifier celle-ci avec les coutumes et usages

(54) « Un grand cri traversa l'ombre, le cri de mort des races latines », *Rome*. L'Italie et l'Espagne ont en 1994 les taux de fécondité les plus bas d'Europe... voire du monde.

(55) Jean Rodes : "Björnstjerne Björnson et la mentalité française", *La plume*, 1901, pp. 237-240.



## RÉPONSE À UNE QUESTION 67

français, telle est la plus modeste des revendications françaises... A-t-on eu la pensée de demander au reste de l'équipage si ce pilote lui convenait ? »<sup>(56)</sup>.

**L'unité fraternelle menacée, les guerres ethniques**

*Rome* s'achevait par le rêve d'une unité fraternelle des hommes qui auraient surmonté les sourdes haines de races ; dans *Justice*, Zola se proposait d'aborder les grands problèmes de l'entente internationale, à la lumière notamment de l'épreuve de l'affaire Dreyfus.

Il voulait substituer la concurrence des idées (et des produits) à la lutte militaire. Nous avons vu qu'il n'envisageait nullement d'explorer comment les génies des nations se fécondent, empruntent, recréent...

En outre la crainte des luttes de races mais aussi de rivalités religieuses renouvelées renvoie à un avenir lointain, hypothétique, l'unité humaine que Michelet ou Hugo avaient vue proche :

« Une épouvante le prenait maintenant au bout de ce rêve tragique dans sa fraternité inquiète. Les races finiraient par se réunir en la seule humanité immortelle, n'était-ce pas l'évolution, le dur labeur qui se fait partout, le dénouement de l'histoire ? » (fin de *Rome*).

Les races en déclin démographique, où l'individualisme et l'égoïsme prospèrent, doivent sans tarder retrouver leur vitalité. *Rome* associait étroitement l'Italie et la France. *Fécondité*, écrit à Londres lors de l'exil consécutif à l'affaire Dreyfus, est un hymne à « la fécondité victorieuse, la force indiscutée, la puissance souveraine qui seule faisait l'avenir ».

L'Italie est oubliée, au défi démographique Zola répond par la vitalité mythique d'une famille française, les Froment qui devient tribu, peuple. L'un des fils du patriarche Mathieu a fait souche au Niger. Il aura dix-huit enfants.

Zola prophétise ou rêve, peu importe, mais il n'est pas le cocardier dont certains critiques ont parlé. *Fécondité* a été longtemps introuvable en librairie, il est peu lu, peu commenté<sup>(57)</sup>. L'idée que la fécondité était la « grande révolutionnaire, l'ouvrière incessante du pays à la conquête de la vérité et de la justice » heurterait l'idéologie dominante du jour.

Si on y regarde de près, le dernier message de Zola, celui des six ou sept années de production qui précèdent sa mort, s'inscrit dans la continuité historique, dans l'inconscient collectif de la nation, de la "grande nation" de la Révolution française.

(56) Sieburg se réfère à la pétition de principe de Michelet dans l'introduction à *l'Histoire universelle* : « Sa glorieuse patrie, pilote du navire de l'humanité ». Cf. aussi Hugo : « Nous avons à défendre le dépôt sacré de tous les progrès qui est dans les mains de la France... les intentions de Dieu même sur le genre humain » (Actes et Paroles).

(57) À notre connaissance, seul l'universitaire canadien D. Baguley lui a consacré un ouvrage.



68 M. MAUVIEL

Mais les temps ont changé. Zola perçoit que la civilisation se déplace vers l'Amérique, demain vers le Pacifique probablement. L'aspiration au métissage fraternel portée par des cœurs généreux vers 1830 a fait place au désenchantement et à l'inquiétude.

Un autre obstacle, incompréhensible pour un esprit qui fait du libre-examen la vertu première, se dresse devant lui : celui du fanatisme religieux : « Ce terrible problème de l'Islam contre lequel nous nous heurterons tant qu'il ne sera pas résolu », s'écrie Dominique (le fils de Nicolas) arrivé à l'improviste du Niger au banquet qui réunit l'immense tribu du patriarche Mathieu dans une apothéose lyrique dont Zola a le secret.

Cependant, sa foi en l'homme l'emporte. Elle s'inscrit dans une tradition constante de la pensée française éclairée, de Voltaire et Condorcet au Julien Benda de la *Trahison des clercs* (1927) et au-delà.

Condorcet a exprimé cet idéal avec beaucoup de force et de conviction. Dans son *Adresse aux Bataves*, donnant en exemple aux Hollandais les Bretons, il écrivait : « Il est naturel de tenir aux usages locaux sous lesquels on a vécu, de les croire meilleurs, d'attacher une sorte d'orgueil à ne pas les sacrifier à ceux d'un autre pays, mais il est aussi dans le cœur de l'homme d'immoler les faiblesses de la vanité et de l'habitude à l'enthousiasme de la liberté ».

### De 1919 à la seconde guerre mondiale

Pour en terminer, provisoirement, avec la question posée par Roger Bastide, il nous reste à jeter un regard rapide sur la période s'étendant des années vingt (où il commence à publier des articles) à 1940. Le choc de la "grande guerre" ne sera absorbé que progressivement. La polémique sur l'euro-péanisme qui éclata en 1921 et 1922 entre Paul Bourget et Daniel Halévy excluait toute idée de croisement culturel.

Dans la sphère intellectuelle les angles se sont arrondis, les excès et les pulsions quasi pathologiques s'estompent. Pas toujours... on en trouve des traces chez Fernand Baldensperger. On pense en général que la civilisation française doit maintenir son rôle séculaire de médiatrice intellectuelle, voire de renforcer son office délicat d'intermédiaire.

Il est sous-entendu que la langue et la civilisation françaises purifient les alliages. Maurice Barrès, dès 1895, évoquait la nation symphonique, idée reprise récemment par le Secrétaire général du Haut Conseil à la francophonie qui utilise l'adjectif polyphonique.



## RÉPONSE À UNE QUESTION 69

Paul Valéry résume assez bien l'esprit du temps : « La question en ces matières n'est que de digérer » écrivait-il, et d'ajouter « Notre rôle est de maintenir cette puissance de choix, de compréhension universelle et de transformation en substance nôtre, qui nous a faits ce que nous sommes ».

André Gide estimait que « souhaitable ou non le contact de ces deux civilisations européenne et orientale est fatal. Elles sont appelées à se pénétrer profondément ». Puis l'auteur du *Voyage au Congo* rejoignait Valéry : il formulait le vœu « que certains esprits occidentaux bien formés, loin de se laisser dissoudre et absorber par cette civilisation étrangère, réagiraient à son contact et grâce à elle sauraient acquérir une conscience plus vive de leur valeur et du rôle particulier qu'ils ont à assumer ». Gide restait proche de Michelet ou de Hugo.

À l'exception de Maunier, peu de chercheurs s'intéressent aux phénomènes d'acculturation. En Afrique et au Maghreb, après Hardy et Dermengheim, Bonjean et quelques autres s'efforcent d'être, comme le dit Jacques Berque, des « puisatiers des cultures ».

En France, la rhétorique parlementaire continue d'exploiter avec plus ou moins de bonheur certaines métaphores biologiques d'antan. Je pense à la rhétorique sur l'assimilation des immigrés à la Chambre des Députés. Celle de la greffe raciale connut un certain succès.

On constate un essoufflement, un abâtardissement des idéaux humanistes du XIX<sup>ème</sup> siècle. En 1925, Émile Sénard publie sa "Lettre sur la perméabilité des civilisations" ; il ne semble pas qu'elle ait eu beaucoup d'écho.

Nous serions heureux de savoir comment Roger Bastide a pu réagir à la parution de la *Trahison des clercs* de Julien Benda : ce livre dénonçait l'exaltation de l'attachement au particulier et prenait avec véhémence la défense de l'humanitarisme qui honore la qualité abstraite de toute réalité humaine.

À la fin des années vingt, Marcelin Boule, le puissant Directeur de l'Institut français de paléontologie humaine, affirmait encore avec force que l'anthropologie se confond avec l'étude des races et de leurs métissages biologiques. Il ne voulait pas entendre parler de peuples ou de nationalités, termes précisait-il qui appartiennent aux seuls historiens et géographes.

Lorsqu'on lit aujourd'hui la synthèse d'Henri Neuville intitulée *L'espèce, la race et le métissage en anthropologie*<sup>(58)</sup>, on prend conscience de l'énorme héritage du XIX<sup>ème</sup> siècle. Tout était à reconstruire depuis que les idéologues avaient été « jetés aux poubelles de l'histoire » (G. Gusdorf dixit).

---

(58) *Op. cit.*



70 M. MAUVIEL

En 1787, Mirabeau, le futur tribun, lance un appel au Prince : «C'est le monde qui varie à l'infini, c'est là que les variétés de sexe, d'âge, d'emploi, de talents, de nation, de goûts, de genre d'esprit, de sentiments, d'affection se renouvellent à chaque instant... Ce sont nos habitudes imitatrices et forcées qui gâtent tout. Et nul ne réfléchit d'habitude. ».

Bastide s'y est employé en son temps. Bien seul ou presque.  
Mais les temps ont considérablement changé.



## ÉTUDES SUR ROGER BASTIDE

Roger Bastide est mort en 1974. Cet ancien professeur de philosophie s'est orienté vers la sociologie qu'il a enseignée au Brésil, à Sao Paulo, avant de l'enseigner à l'EHESS puis à la Sorbonne. Mais cet auteur n'a rien d'académique. Au Brésil, il s'est intéressé à la communauté noire, à ses religions syncrétiques (*Candomblé, Umbanda...*) au point de s'engager dans ce polythéisme moderne (initié, dans le *candomblé*, sous le signe de Shangô). Son livre principal, *Les religions africaines au Brésil*, est une œuvre majeure de la sociologie d'après-guerre.

Un premier colloque lui a été consacré à Cerisy-La-Salle en 1992 (*Roger Bastide ou le réjouissement de l'abîme*, L'Harmattan, 1994) qui a dressé un bilan de tous les apports de Bastide. Un second colloque s'est déroulé en Normandie (Caen, Lisieux, Rouen) en 1994, s'intéressant plus spécialement à deux aspects novateurs de sa pensée : la théorie de l'acculturation et la psychiatrie sociale en parallèle avec les relations sociologie/psychanalyse. Ce sont les contributions à ce colloque qui sont présentées ici.

Cet ouvrage aidera à la compréhension de l'œuvre foisonnante de Roger Bastide que des éditions récentes font redécouvrir.



Le colloque sur Roger Bastide a été organisé conjointement par l'association *Bastidiana* et le département "Sociologie" de l'Université de Caen, en collaboration avec le département "Sociologie" de l'Université de Rouen et sous la direction de Claude Ravelet, Maître de conférences à Caen.

Le département "Sociologie" de l'université de Caen comporte une petite équipe qui étudie l'œuvre de Roger Bastide et qui a mis sa bibliographie en fichier informatique (1328 tires).

L'association *Bastidiana*, créée en 1993 à l'initiative de Henri Desroche, se fixe pour objectif de retrouver et faire paraître les textes de Roger Bastide, de susciter la réédition de ses grands livres et de promouvoir la recherche sur cet auteur. Elle édite une revue trimestrielle, *Bastidiana*, qui, à la fin de 1995, en était à son 12ème numéro (adresse : 14 rue des Bois 27800 St Paul de Fourques).



ISBN : 2-7384-3457-6

